

**BULLETIN DE LA**  
**SOCIÉTÉ**  
**HISTORIQUE ET**  
**ARCHÉOLOGIQUE DU**  
**PÉRIGORD**



TOME CXII — ANNÉE 1985

4<sup>e</sup> LIVRAISON

## SOMMAIRE DE LA 4<sup>e</sup> LIVRAISON 1985

---

Le compte rendu de la séance	
du 2 octobre 1985 . . . . .	273
du 6 novembre 1985 . . . . .	277
du 4 décembre 1985 . . . . .	280
Une image inattendue. Le Périgord sidérurgique (Yvon Lamy) . . . . .	284
La révocation de l'Edit de Nantes à Montcaret (Général de Brianson) . . . . .	306
Les transmissions télégraphiques en Périgord avant le 17 septembre 1853 (P. Colombé) . . . . .	314
Regard sur les ouvrages d'art périgourdins (Dominique Audrerie) . . . . .	320
Le Docteur Etienne Vidal et la première anastomose porto-cave (Gilles Delluc, Michel Duverger, Francis Fontan et Pierre Mullon) . . . . .	327
Varia. Souvenirs inédits du marquis de Sainte Aulaire: silhouettes de f e m m e s . . . . . (Christian de Séze) . . . . .	324
Varia. Instruments perforés de la Dordogne de la collection Reverdit conser- vés au British Museum (Alain Roussot) . . . . .	339

# COMPTES RENDUS DES REUNIONS MENSUELLES

---

SEANCE DU MERCREDI 2 OCTOBRE 1985  
Présidence du Père Pommarède, vice-président

Présents : 51. — Excusés : 3.

En ouvrant la séance, le président rappelle que, compte tenu du départ de M. Penaud et conformément au règlement intérieur, M. Dominique Audrerie a été nommé, par le Conseil, secrétaire général par intérim. Celui-ci accepte cette lourde tâche et a déjà pris ses fonctions.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité; toutefois M. Lacombe fait remarquer que le pot de graisse qu'il étudie actuellement provient de la faïencerie Hypollite Dubourdieu de Thiviers.

*ENTREE D'OUVRAGES ET DE DOCUMENTS.* — *Survivance de l'art pariétal, au carrefour de l'Histoire, et de la Préhistoire*, par Lucien Gratté, préface de Paul Bellin, (1985).

*La révocation de l'édit de Nantes en pays foyen*, dossier préparé par Jean Vircoulon, publié par les Amis de Sainte Foy et de sa région, 3<sup>e</sup> trimestre 1985 (don de M. Pierre Lamothe).

*Programme de la soirée de la SHAP du 6 Novembre 1985 sur les chemins de Saint Jacques en Espagne* par B. et G. Delluc (don des auteurs).

*Histoire des Télécommunications de la Dordogne* (2 tomes) par Pierre Colombé et le groupe périgourdin de l'association pour le Musée et l'Histoire des Télécommunications en Aquitaine (A. M. HITEL) (1982 et 1984) (don de M. Pierre Colombé).

Revue *Télécommunications Aquitaine* publiée par le Ministère des PTT, Direction des Télécommunications de la région Aquitaine Mai 1985, N° 29, contenant un article sur Edouard Louis Requier, le père du Téléphone en Dordogne, par Pierre Colombé (don de l'auteur).

*Plaque sur l'église Saint Théodore de La Rochebeaucourt*, par M. Mazeau (don de Mme Sadouillet-Perrin).

*Bulletin de liaison et d'information* de la Direction régionale des Antiquités historiques et de l'Association des Archéologues d'Aquitaine, N° 21983, contenant une série d'articles intéressant la Dordogne : rapport de fouilles à Lembras par Y. Laborle, Lussas-et-Nontronneau par L. Le Cam, Périgueux, Lycée Bertran de Born par J. Gleizon et A. Lacaille; présentation des activités du groupe Archéologique «Mons Paciarus» de Monpazier; à propos des richesses archéologiques des musées régionaux, sont présentés le musée municipal de Bergerac, le Musée Fernand Desmoulin de Brantôme, le musée Paul Reclus de Domme, l'annexe du château d'Eymet, le musée national de la Préhistoire des Eyzies de Tayac et le musée du Périgord à Périgueux.

*Osservatore Romano* N° 36 du 3 Septembre 1985, annonçant la nomination du R.P. Poulain, comme coadjuteur de Mgr Patria, évêque de Périgueux et Sarlat (don de M. Dominique Audrerie).

*Deux cartes postales* présentant les maisons de Pierre Loti à Saint Pierre d'Oléron et à Rochefort sur Mer (don de Mme Verdier).

**REVUE DES PÉRIODIQUES ET DES PUBLICATIONS.** — Dans la revue *Historique et Archéologique du Libournais et de la Vallée de la Dordogne*, Tome L III, N° 197, 3<sup>e</sup> trimestre 1985, un article de Jean Valette sur deux contrats concernant des droits de l'archevêque de Bordeaux dans la seigneurie de Montravel.

Dans *L'Agriculteur de la Dordogne*, N° 627 du 27 Septembre 1985, un article sur les anciens moulins à papier du Périgord par Jean Lachaud.

M. Bélingard rappelle que la dernière excursion de la SHAP, le 15 Septembre dernier, a conduit les participants au château de Puyguilhem, pour une visite de l'exposition sur l'origine et l'évolution de l'homme, à l'abbaye de Boschaud et aux grottes de Villars.

M. le président donne lecture du compte rendu de la première séance de la Commission «Généalogie, Héraldique et Biographie», qui s'est déroulée le 21 Septembre, au siège de la SHAP. Elle réunissait une trentaine de personnes.

Après une définition des objectifs que se donne la commission, il a été décidé que la date des réunions est fixée au troisième samedi de chaque mois, à 15 heures; si ce jour est férié, la réunion est décalée d'une semaine. Une fiche personnalisée à remplir par les personnes intéressées sera adressée avec les « Petites annonces » en octobre et devra être remplie avec précision.

La SHAP met à disposition la salle de réunion et la bibliothèque les jours d'ouverture, le bulletin pour la publication d'études et les « Petites nouvelles » pour des annonces.

Enfin, M. Mouillac a accepté d'être présent chaque troisième samedi.

M. le président lit ensuite la lettre envoyée par M. Plafon, qui adresse une courte notice sur la généalogie et propose une liste d'ouvrages sur l'héraldique.

M. Esclafér de la Rode se réjouit de l'intérêt manifesté par la création de cette commission, qui devrait permettre de nombreux échanges. En particulier, il est prévu de recenser les blasons figurant sur des monuments et de constituer un fichier historique des châteaux du Périgord.

Mme Parat signale que le pré-inventaire, dont s'occupe notamment le CPIE de Sireuil, s'intéresse également aux châteaux et aux vieilles demeures.

M. l'abbé Pommarède rappelle qu'il n'y a aucune concurrence entre ces diverses actions et que, au contraire, il convient de rechercher à les rapprocher pour qu'elles puissent se compléter.

La prochaine réunion de la commission aura lieu le 19 Octobre, à 15 heures.

**COMMUNICATIONS.** — M. Le président rappelle que la prochaine soirée de la SHAP se tiendra le 8 Novembre. Mme Higounet-Nadal traitera de Périgueux au Moyen-Age.

Mme Sadouillet-Perrin annonce le gala qui doit avoir lieu le 17 Octobre, au Palais des Fêtes, sous les auspices de la Légion d'Honneur et du Comité pour la lutte contre le Cancer.

M. Audrier indique que le CPIE de Sireuil organise une conférence le 31 Octobre, à 21 heures, donnée par M. Toulemon, Inspecteur des Finances, sur le thème «Patrimoine et Economie».

Il signale également une très intéressante exposition à la Conservation régionale des Monuments historiques, à Périgueux, présentant un ensemble de photographies prises sur des monuments périgourds à la fin du siècle dernier.

M. le président donne lecture de la lettre de M. de Montferand à propos de son article paru dans la dernière livraison du Bulletin, sur les peintures rurales de l'église Saint Christophe de Montferand. Deux erreurs se sont glissées : page 179 lire «Têtes et moëllons rechapés» au lieu de «Têtes et moëllons rechangés» et page 180 lire «Oratoire de Beynac» au lieu de «Oratoire de Bergerac».

M. Salviat fait circuler la photographie d'une colonne située devant l'église de

Sencenac. Elle paraît très ancienne et avoir été déplacée. On ne dispose pas de renseignements précis à son sujet.

A ce propos, M. l'abbé Pommarède signale une plaque gravée dans l'église de Puy de Fourches où figure par erreur le nom de Saint Météo au lieu et place de Saint Matéo.

M. Salvat présente ensuite une histoire succincte du centre hospitalier de Périgueux. C'est le 2 Juillet 1850 que, pour la première fois, il est demandé de construire un nouvel hôpital, par Mgr Georges Massonais, évêque de Périgueux. Malgré plusieurs subventions obtenues du Pari Mutuel, les travaux ne devaient pas débiter. La première pierre fut posée au début du mois de Juin 1895, mais fautes de ressources suffisantes, il fut un temps envisagé de rénover l'ancien hôpital. De nouvelles promesses, de nouveaux retards, la première, puis la seconde guerre mondiale, tout cela avant que ne soit définitivement ouvert en 1953 l'hôpital actuel.

MM. Mouillac et Ignace exposent, à l'aide de projections de diapositives, les fouilles qu'ils viennent de conduire dans l'église de Paunat, autour du pilier nord-est de la croisée du transept. Ces fouilles permettent de confirmer que le chœur et le transept ont été construits au cours de deux campagnes successives assez rapprochées; le chœur appartient à la première campagne de construction. Un fragment d'autel et une piscine attenante ont pu être dégagés. Ces deux éléments assurent une meilleure connaissance de l'aménagement interne de l'église romane et éclaircissent certains aspects de la liturgie médiévale. Quelques traces de peinture ont été relevées sur le pilier, le mur du transept et l'autel roman.

Par ailleurs, il apparaît que le sol du XII<sup>e</sup> siècle se situait à 2,70 m au-dessous du sol actuel; trois pavages intermédiaires difficilement datables, apparaissent également. Enfin, une énigme demeure, les traces d'un mur transversal, séparant le chœur de la croisée du transept : s'agit-il des vestiges d'une construction plus ancienne, ou plus simplement d'un mur de rideau, clôturant momentanément le sanctuaire. A noter que des aménagements réalisés par la commune de Paunat permettent de conserver à la vue des visiteurs les parties dégagées durant les fouilles.

Mme Sadouillet-Perrin demande de quelle congrégation relevait l'abbaye. M. Ignace précise qu'il s'agissait des bénédictins de Limoges, mais les textes retrouvés à ce sujet apportent peu d'éléments sur l'histoire de l'église.

Mme Sadouillet-Perrin évoque ensuite les églises de La Rochebeaucourt et surtout d'Argentine. Cette dernière, sise aujourd'hui au milieu d'un hameau bien modeste, a fait l'objet d'une notice dans les cahiers de Maxime Dannery, architecte et inspecteur des Monuments Historiques. Construite à trois époques différentes, elle est de style ogival, composée d'une nef et d'un bas-côté. Le chanoine Brugière note par ailleurs que l'église dès avant la Révolution n'était plus qu'occasionnellement un lieu de culte.

A propos de la cloche, datée de 1723, M. Esclafer de la Rode fait remarquer que le parrain et la marraine, des Galard de Béarn, appartenaient à une famille possédant plusieurs châteaux dans les environs.

Le Père Pommarède rappelle que le chanoine Brugière s'est largement servi des enquêtes nombreuses demandées par Mgr de Lostanges et les préfets entre 1825 et 1875, mais il n'était pas un spécialiste d'architecture et surtout des termes techniques propres à cette discipline. Il existe trois exemplaires complets des notes du chanoine Brugière : un exemplaire qui lui a été offert, un autre à l'évêché et Jean Secret en possédait également un. Il pourrait être intéressant de publier ces notes.

Le Père Pommarède indique également que l'abbé Robinet de Peignefort, curé d'Argentine, est mort sous la Révolution à Tocane, où il s'était réfugié. Un débat s'instaure alors sur l'incendie du château de La Rochebeaucourt, d'origine accidentelle selon toutes vraisemblances.

Mme Sadouillet-Perrin note qu'il reste un arc de triomphe dédié à Pauline de Tourzel, qui avait épousé un Galard de Béarn. M. Esclafier de la Rode rappelle que celle-ci fut gouvernante des enfants de France.

Le Père Pommarède a trouvé quatre documents, relatifs à des fêtes données par des franc-maçons : le 10 Décembre 1807 pour l'inauguration du nouveau temple des franc-maçons à Périgueux, le 28 Mars 1811 pour la naissance du roi de Rome, le 2 décembre 1811 pour l'anniversaire du couronnement de Napoléon et enfin pour l'inauguration dans le même temple d'un buste de Louis XVIII; à cette occasion la loge avait changé de nom pour devenir la loge des amis de Henri IV. Tout à fait dans le goût de l'époque, ces festivités avaient donné lieu à des chants et des discours de circonstance, qui ne manquent pas d'un certain piquant.

M. Lacombe présente un ensemble de diapositives, montrant la tuile de la ferme de Crottet, évoquée lors de la précédente réunion, un épis de faïence photographié à Aurillac du Périgord et un ensemble de pièces de faïence provenant de Thiviers, ainsi qu'un «cuit-pommes», fabriqué sans doute à Beauronne.

Il donne le compte rendu de la 110<sup>e</sup> réunion de la Commission de recherches (Septembre 1985) au cours de laquelle a été examiné l'article de presse (Sud-Ouest du 14.09.1985) signalant la découverte de sépultures néolithiques non loin de Cognac sur l'Isle. A ce sujet, M. Chevillot commenta un manuscrit inédit de Mas Frand sur «La grotte de Cognac» comportant des commentaires de Cartailhac. M. Chevillot présenta ensuite l'étude qu'il vient de rédiger avec M. Lacombe sur le mobilier archéologique recueilli dans la grotte de Pechialet, commune de Groléjac. M. Lacombe revint sur le coin de faux-monnaieur de Salignac pour évoquer les compléments d'informations qu'il a découvert à son sujet. Il signala aussi la publication de CH. Lassure «*Une technique de construction archaïque : la construction à poteaux fourchus ou paux fourches*» illustré entre autres de dessins de la fourche du puits à balancier de Sorges. Il évoqua de plus le Congrès d'archéologie médiévale auquel il doit participer très prochainement à La Sorbonne sur «La céramique : fabrication, commercialisation et utilisation (V<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle)». Il projeta enfin une série de diapositives sur les faïences présentées lors de l'exposition qui vient de se terminer à Thiviers ainsi qu'un nouvel ensemble de tuiles à graffite périgourdines.

**ADMISSIONS.** — M. et Mme des Cars, château de Hautefort, 24340, présentés par MM. Audrerie et Bèlingard.

M. André de la Grange, La Gleyde, Montagnac La Crempse, 24140 Villamblard, présentés par MM. Mironneau et Ledu.

M. Paul Desmalson, professeur honoraire de collège, 6, rue des Mimosas, 24000 Trélissac, présenté par Mlle Faure et Mlle Aymard.

Mme Pierre Druon, Les Couches, route de Lanouaille, 24800 Thiviers, présentés par M. et Mme Carrenzo.

M. Gueydon de Dives, Dives, Manzac sur Vern, 24110 Saint-Astier, présenté par MM. de Maillard et du Mas de Payzac.

M. Luc Lalande, Meyrats, 24220 Saint-Cyprien, présenté par Mme Sadouillet-Perrin et M. le chanoine Manem.

M. Roger Petit-Jean, 19, rue du Petit Sol, 24100 Bergerac, présenté par MM. Audibert et Mouillac.

Mme Pauline Ceccaldi, professeur d'histoire et de géographie, 33, rue de La Boétie, 24000 Périgueux, présentée par Mlle Faure et Mme Laporte.

*Le Président de séance,*  
Père Pommarède.

*Le Secrétaire par Intérim,*  
Dominique Audrerie.



## SÉANCE DU MERCREDI 6 NOVEMBRE 1985

Présidence du D<sup>r</sup> Delluc, Président

Présents : 55. — Excusés : 3.

Le procès verbal de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

FÉLICITATIONS. — M. Guy Bertrand du Chazaud à l'occasion de son mariage avec Mlle Isabelle Lejeune.

## ENTRÉE D'OUVRAGES ET DE DOCUMENTS :

— Photocopie d'un petit recueil de chants patriotiques, imprimé à Périgueux par Faure et Rastouil. On y trouve une version de la fameuse « Périgourdine ». Ce document est extrait de la série des Archives de la Vienne (don de M. Becquard).

— Publicité du Crédit Agricole de la Dordogne sur le thème de la Préhistoire (don de M. Penaud).

— Photocopie d'un article de la revue « Tintin », n° 800, février 1964 : « Un acrobate au sang bleu, Aquilon » (don du Père Pommarède).

— Deux documents relatifs à la catastrophe de Chancelade du 25 octobre 1985 (don du Père Pommarède).

— Fascicule distribué à l'occasion de l'ordination épiscopale de Mgr Gaston Poulain, évêque-coadjuteur de Périgueux et Sarlat (don de M. Audrerie).

— La Dévastation, cuirassé de rivière, Albin Michel 1984, par Yannick Guiber-teau (don de l'auteur).

— Beaumont, monographies historiques et géographiques des communes du canton de Beaumont, Tome I, Bayard, éd. Graphie Services.

— Brigitte et Gilles Delluc remettent à la société plusieurs tirés-à-part dont ils sont les auteurs : une vue du Puy Saint Front au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (BSHAP Tome CXI, année 1984) ; de l'empreinte du signe (Histoire et Archéologie, n° 90, janvier 1985) ; l'art pariétal (Histoire et Archéologie, n° 87, octobre 1984) ; la main négative gravettienne de l'abri Labattut à Sergeac (Antiquités Nationales n° 14/15, 1982-83) ; la Croze à Gontrans, grotte ornée aux Eyzies de Tayac (Ars Praehistorica Tome II, 1983) ; la grotte de Commarque à Sireuil (Bulletin de la Société d'Etudes et de Recherches Préhistoriques - Les Eyzies, n° 34, juin 1985).

— Le site protohistorique de Chalucet, commune de Saint-Jean de Ligoure (Haute-Vienne), extrait de la revue Aquitania, tome 2, 1984, par Christian Chevillot (don de l'auteur).

REVUE DES PÉRIODIQUES ET DES PUBLICATIONS. — La revue Lo Bornat n° 3 de juillet-août-septembre 1985 rappelle la tenue de la soixante-sizième félibrée à Mussidan et propose une étude « à la recherche de Bertran de Born » par Gérard Gouiran.

— La revue Sites et Monuments N° 3 du 4<sup>e</sup> trimestre 1985, signale le projet de parc naturel régional de Tardoire-Bandiât et évoque les problèmes de réutilisation du château de Campagne, ainsi que le musée de Domme.

— La revue l'Histoire de France, n° 1/1981, dans une étude « A l'aube de notre histoire », mentionne largement le Périgord.

— Dans le bulletin du Spéléo-Club de Périgueux n° 82, 1<sup>er</sup> trimestre 1982, plusieurs articles méritent l'attention : quelques cluzeaux inédits de la commune de Sorges par C. Carcauzon, le site archéologique des remparts de Belvès par F. Pou-

Jardieu, le réseau hydrogéologique de Font Pépie à Saint-Jean-de-Côle par C. Carcauzon, les grottes en cartes postales par J.-P. Bitard.

— La revue *Impact Médecin* n° 152 de septembre 1985 signale la reconstitution au musée de Saint-Germain-en-Laye de la salle des Taureaux de la grotte de Lascaux.

— Le *Journal de la Dordogne*, n° 51 du 25 octobre 1985 rappelle que M. Chaperon, qui doit prochainement prendre sa retraite, est le dernier fabricant de couteaux à Nontron.

— Dans les feuillets *Sem* n° 4 d'octobre 1985 on peut noter un article de M. Bonnelle sur des Goursat, cousins de *Sem* et surtout la description des planches contenues dans l'album de *Sem* n° 12 paru en 1904.

— Le *Bulletin de la Société des Amis de Sarlat et du Périgord Noir* propose une intéressante étude sur les chapellenies de Domme par L.F. Gibert, l'histoire du collège du conseiller Blanchier par P. Dolle, ainsi qu'une étude statistique du clergé du district de Sarlat de 1789 à 1802.

— La revue *Périgord Magazine* n° 233 novembre 1985 comporte notamment une étude sur les chemins de Saint Jacques en Limousin. Il serait opportun de réaliser des travaux similaires pour le Périgord.

— Dans la revue *l'Architecture Vernaculaire*, Tome VIII 1984, Claude Lacombe décrit les Tuiles à graffiti du Périgord.

— Dans *l'Agriculteur de la Dordogne* du 1<sup>er</sup> novembre 1985, C. Gindre signale une nouvelle découverte à La Tour Blanche, une grange et des silos du Moyen Age.

**COMMUNICATIONS.** — M. le Président indique que la S.H.A.P. est chargée d'organiser le prochain congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest. Ce congrès se tiendra à Sarlat vers la fin du mois d'avril.

A la dernière réunion de la commission Généalogie-Héraldique-Biographie, il a été décidé de recenser les documents que pourrait renfermer la bibliothèque de la Société, de dresser la liste des livres à acquérir et des revues à recevoir.

M. le Président fait ensuite circuler une ancienne carte postale de Périgueux montrant le café de la Comédie et, au premier plan, les traces d'une ligne de chemin de fer.

Il rappelle que vient d'être apposée au Centre Hospitalier de Périgueux une plaque commémorative, à la demande de l'Association des Anciens élèves du Lycée Bertran de Born. Cette plaque intéresse le docteur Félix Gadaud, né en 1875 et mort en 1973. Il fut maire de Périgueux et eut un rôle social : il œuvra notamment à la réalisation du Centre Hospitalier.

Il signale enfin la sortie d'un intéressant ouvrage : Louis Delluc, écrits cinématographiques, Tome I, le cinéma et les cinéastes, Cinémathèque Française 1985.

Le Secrétaire général, à la suite d'un envoi important de Mlle Hériard, fait le point sur la ligne E.D.F. passant à proximité immédiate du château de Pech Gau-dou.

A la demande de Mme Verdier, il signale une erreur dans la dernière livraison du bulletin : p. 92, avant dernier alinéa, il convient de lire que Blanche Franc de Ferrière est née à Pomport, qu'elle est décédée à Lamonzie-Saint-Martin et fut inhumée dans le cimetière familial de Pomport, situé à proximité du lieu de sa naissance.

Le Secrétaire général évoque ensuite un article sur la révocation de l'Edit de Nantes en Bergeracois que vient d'adresser M. H. Brugne. Cette communication ne pourra malheureusement pas faire l'objet d'une publication dans le bulletin, la commission des publications ayant retenu antérieurement l'étude présentée par le général de Brianson sur le même sujet. M. Brugne décrit notamment ces « assemblées du désert » qui réunissaient les « religieux » privés de leurs temples. Il



évoque ensuite le souvenir de son trisaïeul Jacques Brugne, baptisé au désert le 21 octobre 1764 et marié de même avec Anne Dubord.

M. Cruégen indique l'édition récente d'un livre sur J.-P. Sartre, chez Gallimard, par Annie Cohen-Solal. Ce livre comporte de nombreuses pages sur le Périgord.

M. le chanoine Jardel signale une vente prochaine d'autographes à l'hôtel Drouot à Paris. Au catalogue figurent également deux lettres très intéressantes de Chateaubriand à Joseph Joubert.

Mlle Girardy présente, à l'aide de diapositives, l'état des fouilles sur le site de la Visitation. Les dégagements récents ont permis de mettre à jour le long de la rue des Thermes un vaste ensemble, mais très abîmé.

M. l'abbé Pommarède évoque ensuite la catastrophe survenue dans les carrières de Chancelade le 25 octobre 1889, provoquant la mort par écrasement ou par claustrophobie de quatorze personnes, dont trois enfants âgés de moins de 2 ans. Le texte de cette émouvante communication, réalisée à partir de documents inédits, sera soumis à la commission des publications.

M. Lacombe rappelle la récente réunion à Bordeaux des archéologues d'Aquitaine et donne lecture du compte rendu de la 111<sup>e</sup> réunion du groupe de recherches d'octobre 1985 : après une revue bibliographique, il a présenté l'état d'avancement de la fouille du four du potier médiéval de Planèze ; M. Carrère évoqua le Congrès de la Société Française d'Etude des Souterrains et présenta une série de diapositives sur les sculptures de la cave de Denezé-sous-Doué (Maine-et-Loir) ; enfin M. Lacaille commenta les plans d'aménagement de la source du Toulon au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

M. Mouillac transmet aux Archives Départementales, de la part de M. de Mailhard, un document relatif à la fondation du collège des Pères Jésuites de Périgueux, le 9 octobre 1592, à laquelle participa Antoine Charron, procureur au siège présidial de la ville de Périgueux.

**ADMISSIONS.** — M. Roger Audinot, ingénieur retraité de l'Équipement, 20, rue du Commandant Raynal, 24000 Périgueux, présenté par le colonel Santenard et M. J.-F. Mongibeaux.

— M. Pierre Colombé, directeur adjoint des Télécommunications (en retraite), 1, rue de Campniac, 24000 Périgueux, présenté par le Dr Sériey et M. Mongibeaux.

— M. Francis Bernier, professeur d'histoire, impasse Claude Bernard, 24100 Bergerac, présenté par le Dr Delluc et M. Esclafier de la Rode.

— M. Yannick Guiberteaud, capitaine de corvette, La Charrie, 24520 Lamonzie-Montastruc, présenté par Mme Verdier et le Dr Delluc.

— Mme Danielle Lavergne, animatrice socio-éducative, domaine de Coursac, 24430 Razac-sur-l'Isle, présentée par M. et Mme Felloneau.

— M. Pierre Moreaud, secrétaire général du Gay de France, 93, rue de Bellevue, 92100 Boulogne, présenté par le Père Pommarède et le colonel Cellerier.

— M. Jean Mezurat, huissier de justice, 34, rue Guynemer, 24000 Périgueux, présenté par MM. Estrade et Audrier.

— M. Christian Bouzzier, musicien, avenue de la Première Armée, 24150 Lalinde, présenté par MM. Jardel et Hébrard.

*Le Président,*  
Gilles Delluc.

*Le Secrétaire par intérim,*  
Dominique Audrier.

## SÉANCE DU MERCREDI 4 DÉCEMBRE 1985

Présidence du Dr Delluc, Président

Présents : 51. — Excusés : 3.

Le Secrétaire général donne lecture du compte rendu de la précédente séance, qui est adopté à l'unanimité.

**NÉCROLOGIE.** — Le duc de La Force, le colonel Landry.

**FÉLICITATIONS.** — M. Jeanneau, architecte des Bâtiments de France, reçu à la première partie du concours d'Architecte en Chef des Monuments Historiques.

**REMERCIEMENTS.** — M. Lagrange et M. Penaud.

**ENTRÉE D'OUVRAGES ET DE DOCUMENTS.** — Pèlerinages en Périgord, par A. Sadouillet-Perrin et Guy Mandon, Pierre Fanlac, 1985 (don des auteurs).

— Une lampe de Lascaux façonnée en calcaire par B. et G. Delluc, B.S.H.A.P., tome CXII<sup>e</sup> année 1985 (don de l'auteur).

— Wilgrin de Taillefer, utopie et urbanisme à Périgueux au début du XIX<sup>e</sup> siècle, par Claude Lacombe, B.S.H.A.P., tome CXII, année 1985 (don de l'auteur).

— Photocopie d'un extrait de l'ouvrage de Heinrich Böll « Une mémoire allemande » (éditions du Seuil, 1978), où il est question de Léon Bloy, qui, à travers son livre « Le sang des pauvres », paru en 1936, a eu une certaine influence sur les opposants au nazisme.

— Les débuts littéraires de Léon Bloy par Michel Arveiller, extrait d'Annales Littéraires de l'Université de Besançon, vol. CCC, éditions Les Belles Lettres, Paris 1985 (don de l'auteur).

— Photocopie d'une lettre du chanoine Roux, en date du 12 juillet 1920, à propos de son livre sur la basilique Saint-Front (don de M. Suard).

— Photocopie d'un article du chanoine Roux sur la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre et Saint-Front de Périgueux, paru dans la « Semaine Religieuse du diocèse de Périgueux et de Sarlat », n<sup>o</sup> 45 du 8 novembre 1919 et n<sup>o</sup> 46 du 15 novembre 1919 (don de M. Suard).

— Photocopie d'un extrait de la revue de « L'intermédiaire des chercheurs et des curieux », concernant Léon Bloy (don de M. Suard).

— Photocopie de documents datés de 1683 et concernant l'abbaye Notre-Dame de Peyrouse (don de Mme Buisson).

**ACQUISITIONS RÉCENTES POUR LA BIBLIOTHÈQUE DE LA S.H.A.P. :**

Ouvrages anciens d'occasion :

1) Le Livre d'Or des Diocèses de Périgueux et de Sarlat », par l'abbé Brugière, 1893.

2) Recueil sommaire des titres qui établissent l'antiquité, l'authenticité des immunités dont jouissent les citoyens, bourgeois et habitants de Périgueux choisis parmi ceux qui ont échappé aux guerres et aux malheurs des temps », 1770.

Ribérac et ses environs pendant la Révolution française, de 1792 à 1796, par A. Duluit.

Ouvrages divers d'occasion :

1) Recherches sur le Périgord et ses familles. Généalogies périgourdines », par le Comte de Saint-Saud.

- 2) « Histoire des Baccalans du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> s. », Maurice Campagne.
- 3) Allocution de Monseigneur l'Evêque de Périgueux et de Sarlat à l'occasion de la bénédiction du nouveau Grand Séminaire », 29-8-1889.
- 4) « Les Noces d'Or du Petit Séminaire de Bergerac », l'abbé Sagette.
- 5) « Saint-Ferme en Bazadais », E.-M. Lamartine.
- 6) « Le mouvement vendéen en 1815 », avec préface du Comte de Saint-Saud, par Queyriaud.
- 7) « Histoire de la Maison de Madailan et la critique », par Maurice Campagne.
- 8) « Précis généalogique sur la Maison Gontier du Soulas et sur les 3 branches de Gontier de Biran », revu par A. Gontier de Soulas.
- 9) « Inventaire sommaire des papiers et généalogie de la Famille Bouret de Gauléjac », Eugène Le Roy.
- 10) Deux Bulletins des Fêtes, Ville de Bergerac (4-5 juillet 1914).
- 11) Statuts du Diocèse de Périgueux et Sarlat, 1848-1876 — 1923-1959.

#### Ouvrages neufs :

##### I. — Bibliographie :

- 1) « Bertrand de Born », André-Marc Grangé.
- 2) « Eugène Le Roy Périgourdin », Francis Jacoste.
- 3) « Rachilde », Claude Dauphiné.
- 4) « Sartre », Annie Cohen-Solal.

##### II. Préhistoire :

- 1) « Introduction à l'Art Pariétal paléolithique », André Leroi-Gourhan.
- 2) « Préhistoire de l'Art Occidental », André Leroi-Gourhan.

##### III. — Occitan et coutumes :

- 1) « Vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord », Georges Rocal.
- 2) « Histoire chronologique de la civilisation occitane », André Dupuy.
- 3) « La littérature d'Oc : des Troubadours aux Félibres », Pierre Miremont, Jean Monestier.

- 4) Diccionari illustrat, Joan de Cantaloux.

##### IV. — Archéologie — Histoire — Economie — Divers :

- 1) Le glossaire, Edition du Zodiaque.
- 2) Périgord-Quercy, Guide Bleu.
- 3) Atlas. — L'Archéologie.
- 4) Ecrits cinématographiques T 1, Louis Delluc.
- 5) La chanson de la croisade albigeoise, Henri Gougaud.
- 6) Histoire de Périgueux, Géraud Lavegna.
- 7) « L'Amour et la Guerre », 2 tomes. L'œuvre de Bertran de Born.
- 8) Vignobles et vins d'Aquitaine. — Histoire — Economie — Art », actes du XX<sup>e</sup> Congrès d'Etudes Régionales.
- 9) « Brantôme à jamais ».
- 10) « Les sacrifiés », Chignard.
- 11) « Les moulins », de Jean Arsatelli.

##### V. — Divers opuscles ou livrets sur

- 1) Périgueux.
- 2) Sites préhistoriques.
- 3) Font de Gaume.
- 4) Des châteaux en Dordogne.
- 5) Le château de la Force en Périgord (Ph. Jaye).
- 6) La Vallée de la Dordogne, de la source à l'embouchure.
- 7) La route des vins, de Bergerac en Périgord.
- 8) Le château de Biran.

9) Le château de Monbazillac.

10) Dordogne 24. L'Art et la nature de ses 335 communes.

**REVUE DES PÉRIODIQUES ET DES PUBLICATIONS.** — Dans Sud-Ouest du 30 novembre 1985, un article « Comment Sartre abjura le Périgord », par Dominique Richard, à l'occasion de la sortie de l'ouvrage d'Annie Cohen-Solal sur Jean-Paul Sartre.

— Dans Sud-Ouest du 28 novembre 1985, la découverte de peintures murales dans l'ancien prieuré de Montignac-sur-Vézère est signalée.

— La revue de la Société Préhistorique Française, tome 81, 1981, propose un intéressant article sur le Périgordien supérieur du site en plein air du Caillou, à Rouffignac-de-Sigoulès,

— Dans Périgord Magazine, n° 234 de décembre 1985, on peut noter un article de Claude Gindre sur le sauvetage des peintures de Bars et la présentation d'une vieille forge périgourdine restaurée, près de Beaumont, par Monique Lafon.

**COMMUNICATIONS.** — Le Président signale la prochaine conférence de Mme Sadouillet-Perrin sur Maine de Biran, dans le cadre d'un dîner-débat organisé par le Cercle Antoine de Tounens, le 12 décembre 1985.

Compte tenu de manifestations culturelles à la même date que la soirée de la S.H.A.P. du mois de janvier, celle-ci est supprimée. La prochaine soirée aura donc lieu au mois de mars.

Le congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest se tiendra à Sarlat les 26 et 27 avril 1986.

Le Président évoque également la halle du marché de Bergerac, qui pourrait être démontée et remontée dans un autre endroit, au lieu d'être irrémédiablement rasée.

Il présente le premier catalogue du diffuseur Guliver, consacré uniquement à des ouvrages sur le Périgord. Il fait le compte rendu de la dernière séance de la Commission Départementale des sites, au cours de laquelle plusieurs dossiers de travaux en espaces protégés ont été étudiés et où le classement de sites importants, sur les communes des Eyzies-de-Tayac et de Tursac, ont été adoptés.

Le Président indique, à la demande de M. Salviat, que dans le bulletin tome LXXX, page 52, il convient de rectifier la date du mariage de W. de Taillefer qui a eu lieu le 10 janvier 1802 et non le 31 décembre 1800.

Il signale enfin, dans la revue « Historia » n° 403 de juin 198, une curieuse anecdote relative à la fin tragique du maréchal duc de Biron.

Le Secrétaire Général rappelle l'intérêt très réel de la chapelle des Ursulines, rue Wilson à Périgueux, dont la démolition est envisagée.

Il présente le compte rendu de la réunion du 19 octobre dernier de la Commission de généalogie, héraldique et biographie, au cours de laquelle M. Lafond-Greletty a montré les activités du groupe de généalogie de Bordeaux et Mme Marousseau a présenté les différents services que les Archives Départementales peuvent apporter aux chercheurs.

M. Claude Lacombe présente, à l'aide de diapositives, les fouilles réalisées sur la téssonnière et le four de potier des XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles de Planèze, commune de Beaumont. Un grand nombre de pièces a pu être mis au jour ; certains décors sont d'une grande finesse, bien qu'il s'agisse d'un travail artisanal.

Il fait le compte rendu de la 112<sup>e</sup> réunion du groupe de recherches de novembre 1985 ; M. Marchesseau a montré un plat ovale en faïence de Thiviers, dont le décor est un paysage mêlant les techniques du pochoir, du pinceau et de l'éponge ; M. Lacombe a évoqué les fouilles de Planèze ci-dessus mentionnées. La prochaine

séance est avancée au 20 décembre, en raison des fêtes de fin d'année.

M. Jean Bouchereau traite longuement de l'abjuration des protestants du village de Cours-de-Pile à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes. Cette abjuration collective est intervenue assez tardivement le 10 janvier 1700, par acte notarié.

Le Père Pommarède signale que des registres de protestants sont conservés à la Bibliothèque de l' Arsenal. Ces registres proviennent de la Bastille d'où ils ont été retirés au moment des troubles.

M. de Maillard, de Saint-Jean-d'Estissac, a chargé le Père Pommarède de déposer aux Archives Départementales une partie de ses archives familiales. Ce dépôt, important pour l'histoire du protestantisme et classé par M. de Maillard, renferme des documents généalogiques concernant une vieille famille de Bergerac, les Charon ou de Charon, et leurs familles parentes ou alliées : les André, Chantemerle, Faure de Lussan, d'Augeard, de Foy, Peyrarède, Durieu, Gillet, Borie, de Larmandie, de Lespinasse, Charon de Saint Senac, de la Marthonie, de Valburne.

Mme Sadouillet-Perrin présente ensuite son dernier ouvrage sur les pèlerinages en Périgord, traitant du culte rendu à la Vierge Marie et aux Saints.

Le chanoine Jardel remet photocopie des deux lettres de Chateaubriand à Joseph Joubert, mises en vente à l'Hôtel Drouot au mois de novembre 1985, grâce à l'obligeance de M. Michel Castaing.

La Société Historique vient d'adhérer à l'Association des Amis de Joubert.

M. Audrerie évoque la reconstruction du clocher de l'église de Villetouraix en 1874, avec le remplacement du vieux clocher roman par un clocher d'allure presque gothique.

Enfin M. Delluc projette à l'aide de diapositives les différentes maquettes soumises au concours pour l'extension du musée des Eyzies. A cette occasion M. Esclater de la Rode fait part de son inquiétude pour la conservation de la falaise et propose le vote d'une nouvelle résolution. Par 31 voix contre 16 et 4 abstentions cette nouvelle résolution est rejetée. La société rappelle son souhait émis en août 1984 que les Instances du ministère de la Culture et de la Commission Départementale des Sites veillent à la bonne insertion des locaux nouveaux du musée de Préhistoire dans le cadre irremplaçable de la falaise.

**ADMISSIONS.** — Mme Annie Herguido, professeur, 56, rue Paul-Mazy, 24000 Périgueux, présentée par M. et Mme Rousset.

M. Philippe Cornat, 17, avenue de Friedland, 75008 Paris, présenté par MM. Delluc et Penaud.

M. Rapnouil, 3, rue des Alsaciens, 24000 Boulazac, présenté par MM. Bélingard et Delluc.

Mme Denise Fourtout, professeur, 25, rue de la Bouzonnie, Marsac-sur-l'Isle, 24430. Razac, présentée par Mme Laporte et Mlle Faure.

M. Hercherg Jean-Claude, 23, rue Paul-Cézanne, 24000 Trélissac, présenté par MM. Tréfeil et Bélingard.

M. Pierre Breaud, retraité, 24 Manzac-sur-Vern, présenté par MM. Audrerie et Delluc.

M. Marcel Berthier, ancien secrétaire général de l'Institut de Formation du Crédit Agricole, La Gardoy, Trémolat, 24510 Sainte-Alvère, présenté par MM. Audrerie et Bélingard.

*Le Président,*  
Gilles Delluc.

*Le Secrétaire par intérim,*  
Dominique Audrerie.

# Une image inattendue

## Le Périgord sidérurgique

---

### A. — *UN ANCRAGE INDUSTRIEL ANCIEN*

Le Périgord sidérurgique est, sous bien des rapports, éloigné de celui que nous connaissons aujourd'hui. De nos jours, on met en évidence l'hégémonie de l'agriculture dans le département de manière à éclairer indirectement sa sous-industrialisation actuelle ou sa désindustrialisation passée<sup>1</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, cette hégémonie prenait la forme concrète d'une polyculture vivrière étroitement mêlée avec de petites industries dispersées et avec la multitude des artisanats villageois. La frontière entre les deux était souvent très ténue et passait approximativement entre les activités «de production» et les activités «de transformation».

Quant à la grande industrie entendue comme forte concentration de population ouvrière sur un même lieu, le recensement de 1851 en Dordogne révéla que seulement 0,5 % de la population mâle adulte y était employé. Au recensement de 1901, ce chiffre avait très peu évolué. A cette date, on dénombrait 6 usines métallurgiques de transformation et 11 papeteries de plus de 20 employés. Tous les autres établissements, au nombre de 5.782, n'étaient que des ateliers de moins de 20 employés.

Et encore, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, ces statistiques ne prirent jamais en compte la structure très particulière de la main d'œuvre de ces établissements. Ouvrière et paysanne, cette main d'œuvre s'adaptait aux

---

1. Pour plus de précisions, voir la thèse de Yvon LAMY, *Travail du fer, propriétés foncières, sociétés paysannes en Périgord 1789-1930. L'exemple de la forge de Savignac-Lédrier*, 3<sup>e</sup> cycle, Université de Paris X, que l'on peut consulter aux Archives départementales de Dordogne et au Centre de documentation de l'Economie de l'Auvézère, 24270 Savignac-Lédrier



saisons, aux lieux, aux circonstances, aux évolutions, comme ce fut le cas au moment de la construction des chemins de fer. Elle n'hésitait pas à changer d'activité si la rémunération était meilleure, et considérait l'industrie comme une des modalités du travail rural. Dès lors on mesure la difficulté qu'il y avait à acclimater des technologies plus complexes au sein d'un mode de production pérennisé par une main d'œuvre interchangeable, et, dans sa majorité, peu qualifiée.

Comme on le sait, les techniques n'ont jamais attendu dans l'histoire les applications scientifiques modernes pour se développer. Parallèlement, les phénomènes industriels ont existé avant la grande industrialisation, c'est-à-dire avant la formation de sociétés industrielles régies par la spécialisation et la séparation des divers secteurs de production au sein d'un marché unifié. L'observation des sociétés paysannes montre en effet que ces phénomènes industriels s'y déployaient sous de multiples aspects et modalités. Tributaires de la proximité des matières premières et des débouchés régionaux, ils façonnaient une mosaïque d'activités localement délimitées, régionalement typées. En outre, dans beaucoup de cas, ils s'inscrivaient dans le cadre de l'exploitation foncière et forestière.

Tel fut précisément l'exemple donné par la sidérurgie au bois du Périgord. Avec toutefois cette différence que, politiquement et militairement sensible, l'industrie du fer fut, à plusieurs reprises, directement encouragée ou contrôlée par le pouvoir central<sup>2</sup>.

Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle au moins, loin d'être un « archaïsme » illustrant un refus de progrès, la sidérurgie périgourdine reflétait une logique économique dotée de sa propre cohérence, ouverte à l'innovation dans la mesure où celle-ci ne remettait pas en cause les fondements mêmes de la société locale.

Pour comprendre cette logique de production, il est nécessaire de replacer l'activité sidérurgique dans le contexte de l'économie rurale. Ici, en effet, le travail du fer respectait le rythme du travail agricole puisqu'il s'effectuait surtout en hiver, pendant la morte saison agricole. C'était une activité qui savait tirer le meilleur parti des ressources environnantes : la forêt (qui fournissait notamment le combustible), le minerai de fer superficiel, les nombreux cours d'eau (pour actionner les roues motrices).

Intégrée au monde rural, cette industrie ne mettait pas en péril la société paysanne, bien au contraire. Pour les ouvriers « externes » (occupés aux charrois, à l'extraction de minerai, à la carbonisation des taillis...) qui restaient avant tout des paysans, il y avait là un complément de ressources leur permettant de s'accrocher à leur terre (petite propriété ou métairie). De même, les ouvriers « internes » (ouvriers de métier qui étaient affectés au haut fourneau, aux feux d'affinerie ou aux fours à puddler pendant toute

2. Voir WORONOFF (Denis), *L'industrie sidérurgique en France pendant la Révolution et l'Empire*, Paris, 1984.

la «saison» sidérurgique) étaient pour la plupart propriétaires d'un lopin qu'ils exploitaient le reste de l'année.

Quant aux maîtres de forges, leur origine en Périgord fut seigneuriale. Ce n'était pas le cas dans d'autres régions voisines comme le Quercy<sup>3</sup>. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle, à côté d'une poignée d'aristocrates de vieille souche s'accrochant désespérément à «leurs» forges, c'est à la bourgeoisie rurale que la plupart des maîtres de forges appartenaient. Sous ce titre convergeait une palette d'activités qui n'avaient pas toutes rapport au fer loin s'en faut, telles par exemple les activités de notable génératrices d'indépendance, de distance sociale, d'influence dans tous les domaines, telles également les activités de propriétaire terrien génératrices de tous les prestiges accompagnant les vieilles familles enracinées localement de temps immémorial.

La raison d'être d'une industrie dans une région déterminée a souvent donné lieu à des explications purement «mécanistes»: le milieu naturel y est analysé comme principal déterminant de son implantation par les ressources qu'il fournit.

Dans cette recherche, on se propose de voir les choses différemment. S'agissant en effet des conceptions techniques transmises par les sociétés locales, il ne fait pas de doute que dans un espace déterminé, elles apportaient un type de réponse aux problèmes de subsistance, de peuplement, d'industrie.

C'est sous cet angle que nous avons considéré aussi bien l'implantation très ancienne de la sidérurgie dans cette région que les tentatives d'implantation d'autres industries à partir d'une «lecture» différente des potentialités du milieu et avec d'autres agents économiques et sociaux (exemples de la tannerie, filature, papeterie).

Dans «*Sociétés paysannes*», Henri Mendras écrit :

*« Un même milieu naturel peut fournir des ressources différentes selon la technologie employée : ainsi dans un même lieu, y aurait-il un jeu de plusieurs optimums correspondant à un jeu de systèmes technologiques »<sup>4</sup>.*

Cette remarque a valeur de paradigme et s'applique à la situation particulière du Périgord. D'une part, la diversité des sols, des paysages et des terroirs périgourdin a façonné une région contrastée et, au demeurant, difficile à cerner dans son unité. D'autre part, aucune grande spécialisation

3. Voir LARTIGAUT (Jean). Les campagnes du Quercy après la guerre de cent ans (vers 1440 - vers 1550). Toulouse, 1978.

L'établissement de moulins à fer, appelées aussi ferrières ou renardrérés, fut l'œuvre d'une colonie basque et de deux familles ariégeoises de Vic-Dessous, venues en Quercy dans les années 1445/1450, attirées vraisemblablement par les conditions intéressantes offertes par les seigneurs locaux. Ces derniers, soucieux de restaurer leur patrimoine après la guerre de cent ans, semblent, d'après l'auteur, avoir connu les techniques attachées aux moulins à fer avant la guerre de cent ans, puisque la première mouline attestée en Quercy date de 1329. Cette dernière date repose avec force la question de l'utilisation de l'énergie de l'eau dans le travail des martinets et des soufflets, en la dissociant partiellement de la diffusion du haut-fourneau qui, en Périgord, fut tardive relativement aux régions du Nord, de l'Est, du Centre (deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle).

4. MENDRAS (Henri). *Sociétés paysannes*, Paris 1976. P. 22

culturale n'a découlé de cette diversité, même si, selon les secteurs, telle ou telle production, la vigne, la châtaigne par exemple, dominait traditionnellement, au moins du point de vue des surfaces occupées, la productivité étant une autre affaire.

Dans ce décor, seule la forêt apparaît comme entité caractéristique de la région. Eu égard aux fluctuations de son emprise territoriale, on peut affirmer qu'elle a toujours représenté une importance quantitative de premier plan dans le système général des natures de cultures du département. En retour, les techniques sylvicoles ont favorisé son maintien et sa reproduction.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les espaces couverts de bois, taillis, futaies et châtaigneraies formaient environ le tiers de la surface du département, soit le double de la proportion moyenne nationale.

Une telle situation ne peut en aucune façon relever du hasard ou constituer un fait résiduel. La démographie rurale, plus forte au XIX<sup>e</sup> siècle en Périgord que dans le reste de la France, n'autorise pas une telle simplification, et si au cours des siècles l'essartage y fut conduit d'une manière originale, c'est probablement parce que la forêt y représentait l'élément absolument complémentaire de techniques artisanales et industrielles qui y trouvaient à la fois un matériau, un combustible et un milieu d'activités.

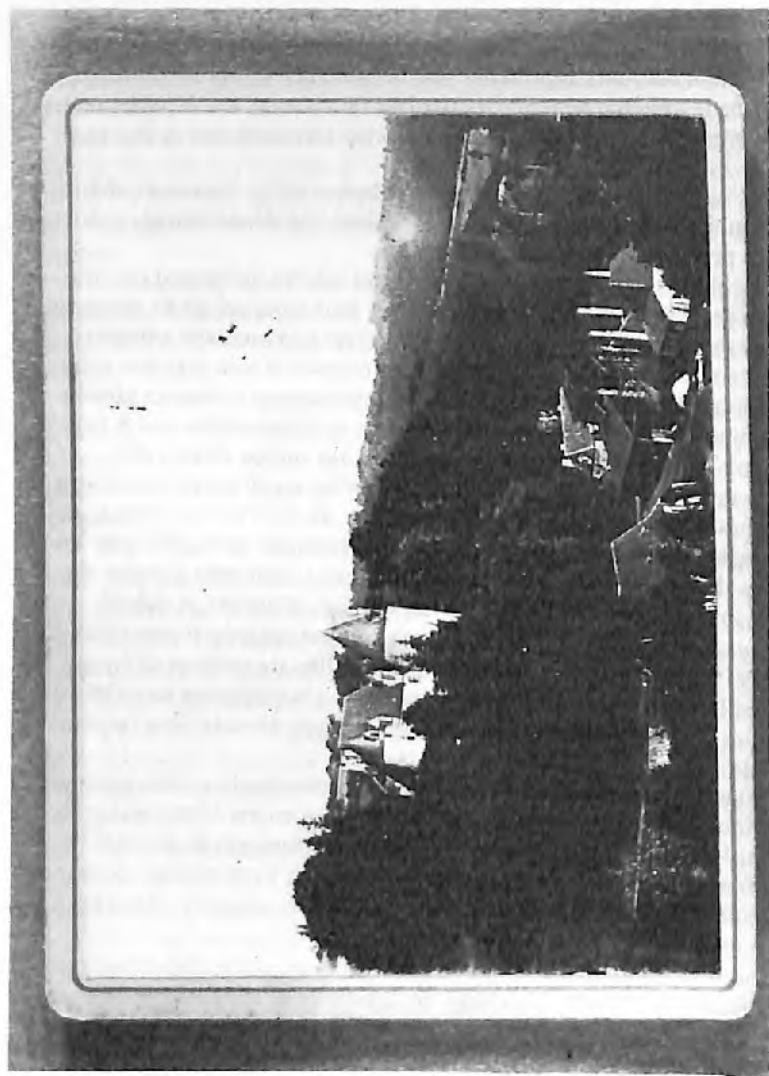
Comme milieu social, la forêt voyait cohabiter ou se succéder suivant les saisons, bûcherons et charbonniers, fendeurs de merrains et scieurs de long, feuillardiers et voituriers, tous gens strictement contrôlés par les régisseurs des domaines et des forges qui à certaines conditions et selon certains mécanismes faisaient le lien entre les activités d'amont et d'aval.

En outre, certaines forêts périgourdines comme celle de Born, étaient depuis les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le berceau de familles de maîtres de forges. Ainsi, la famille Combescot, dont les descendants s'installèrent en 1819 au château et à la forge de Savignac-Lédrier, rehaussant ainsi le titre familial du prestige de l'ancienne aristocratie.

Pivot du système agro-industriel, la forêt apparaissait à tous comme une donnée incontournable, et à ce titre, comme un enjeu économique de premier plan. Le travail du bois s'y insérait dans les rapports de production et la transformation en charbon symbolisait nettement l'orientation économique des techniques sylvicoles (rotations rapides des coupes) : fournir à la sidérurgie un combustible rentable.

Des habitudes séculaires avaient relié techniques sylvicoles et techniques sidérurgiques, et étaient l'héritage en droite ligne du système domanial.

Avec la révolution industrielle, la pression des nouveaux besoins en métal, et les lois de libre-échange qui en ont découlé, ont menacé cette « dialectique » entre milieu naturel et technologie. La nouvelle conjoncture économique imposait à terme la séparation des deux pôles et brisait leur homologie. Mais à l'horizon, c'était aussi un type de société qui était en cause.



(Photo Arch. Combescot)

Château, forge et haut fourneau de Savignac-Lédrier vers 1920 (vallée de l'Auvézère).

Les maîtres de forges appréhendèrent cette crise de la sidérurgie au bois sous son aspect commercial et du point de vue de la cherté des transports. Ils ne remirent en question ni le type de matière première ou de combustible traditionnellement employé dans le pays, ni a fortiori la structure de production. L'analyse qu'ils faisaient était trop «courte». Mais, propriétaires fonciers et forestiers eux-mêmes, ils eurent pour la plupart la tentation de se replier sur leurs domaines ou de les vendre, laissant leurs industries à l'abandon.

Parallèlement, la conjoncture provoqua la disparition progressive des activités minières assurées par la paysannerie locale. Ici, aucun gisement calculé à l'hectare, mais de simples gîtes morcelés, dispersés, analogues aux multiples parcelles majoritaires dans ce pays. Ni le niveau technique, ni l'état des connaissances n'avaient jamais rendu possible une exploitation d'envergure.

En outre, l'appoint monétaire dégagé par cette activité ne concernait pas seulement la paysannerie mais aussi la petite noblesse et la petite bourgeoisie rurales qui cherchaient à en avoir le monopole par le biais des contrats notariés. Une telle recherche de revenus ne s'accompagnait pratiquement jamais de projets d'investissement à court ou moyen terme, de sorte qu'en l'absence d'accumulation du capital, la formation d'une industrie extractive ne fut en aucune façon à l'ordre du jour.

À la suite de la crise de la sidérurgie, cette activité fut remplacée par d'autres se combinant, comme elle, avec le travail agricole.

La fin de l'industrie du fer en Périgord n'a pas pour autant sonné le glas de l'économie du département. En revanche, elle a montré le fossé qui peut se creuser entre les ressources naturelles d'un pays et la conjoncture économique entraînant un nouveau cours de la production et des besoins.

Le tableau traditionnel de la continuité historique du Périgord et de son identité profonde avec lui-même à travers les régimes sociaux qui se sont inscrits sur son territoire, paraît tout à fait idyllique par rapport à l'écart qui, dès la deuxième partie du XIX<sup>e</sup>, ne cesse de séparer les richesses locales en matières premières, combustibles, énergies d'avec les conditions socio-économiques qui en favorisaient l'exploitation sur place.

En matière d'industrie rurale au moins, il sera difficile de parler de «pérennité» du Périgord. Déjà les vestiges n'évoquent-ils pas les cassures économiques de ce pays? Et les sites de forges ne disent-ils pas clairement l'importance que n'a plus la technologie de l'eau? Car les forges n'étaient que l'une des modalités du moulin, véritable pivot de l'économie rurale jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle et lieu central de la transformation des produits de l'agriculture.

## B. — UNE SIDERURGIE CHASSE L'AUTRE

Le déclin de la sidérurgie d'ancien type dans les nombreuses régions

rurales de France qui la pratiquaient a correspondu à l'extension progressive d'une autre sidérurgie dans d'autres régions, l'Est et le Nord.

Bénéficiant des apports scientifiques et techniques des vingt dernières années du XIX<sup>e</sup>, elle s'est mécanisée après les grèves de 1905 en Lorraine de manière ininterrompue jusqu'en 1930. Outre cela, elle s'est détachée définitivement de la force de travail d'origine paysanne qui la faisait exister, en recourant le plus souvent à la main d'œuvre immigrée <sup>5</sup>.

On l'a vu, la sidérurgie périgourdine s'imbriquait dans l'économie forestière. Dans l'Est et le Nord, toute l'activité va dépendre du coke et l'énorme gisement de fer lorrain apparaît après 1860 comme une richesse nationale, en dépit de sa qualité médiocre.

On avait changé d'échelle et de critère : la quantité prend définitivement le pas sur la qualité et commande à l'innovation technologique. Il suffira dans les années 1880 de trouver la technique capable de traiter le minerai phosphoreux (35 % de teneur en fer, 1 % de phosphore) pour fonder une métallurgie de l'acier sur des bases de productivité et de rentabilité capitalistes <sup>6</sup>.

A l'acier et au coke, la sidérurgie périgourdine ne s'adaptera jamais en dépit de quelques tentatives sans lendemain. Aux normes productivistes non plus. Elle a subi sans trop d'à coups sa propre disparition jusqu'à la fin du siècle, a manqué pour des raisons complexes le retournement technologique et économique qui l'aurait faite passer de «l'âge du fer» à «l'âge de l'acier», enfin a assisté à son remplacement, parfois sur les sites même, par d'autres industries répondant à l'émergence de nouveaux besoins collectifs: le verre, le papier, la laine, les étoffes, les produits agro-alimentaires, etc...

Les statistiques départementales en font foi : les unités industrielles ont souvent reproduit la dispersion spatiale des anciennes forges, avec toutefois une esquisse de concentration autour de Périgueux et dans la vallée de l'Isle, vers Bordeaux.

Certains aménagements hydrauliques ont conduit à la généralisation de la turbine à la place de la roue. Quant à l'énergie thermique, elle se diffusera très lentement. Après 1880, les deux tréfileries les plus modernes du département (Coly au Pizou et La Cité à Périgueux) et quelques filatures possédaient des machines à vapeur.

Seule une poignée d'ingénieurs isolés contribua à organiser ces

5. Voir en particulier les recherches menées dans le cadre du GRECO, CNRS, « Travail et travailleurs en France aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », Resp. Madeleine Reberoux, Antoine Prost, Gérard Noiriel.

6. Il s'agit du procédé sidérurgique dit de « Thomas-Gilchrist » : les fontes obtenues à partir de la « minette » lorraine ne peuvent servir à la fabrication de l'acier qu'à la condition d'en éliminer le phosphore. Or le convertisseur BESSEMER, en raison de son garnissage siliceux (acide) ne peut être employé qu'avec des fontes purées de tout phosphore.

Le procédé de Thomas Gilchrist « est fondé sur la substitution d'un garnissage basique au garnissage acide du Bessemer et aussi sur la production d'une scorie très calcaire ».

Cf. ROUELLE (Jean), L'acier, Elaboration et travail, Paris, Ad. Colin, 1922, Ch. 3.



unités de manière rigoureuse. Toutefois, ces initiatives privées n'étaient pas articulées avec un plan industriel de l'ensemble du département.

Le deuxième âge de la micro-industrie prit fin à son tour dans les années 1950. La main d'œuvre toujours largement paysanne est allée renforcer le flot de l'émigration professionnelle ou est devenue spécifiquement agricole.

Le cadre général de cette recherche justifierait l'étude plus fine d'un cas particulier. A ce sujet, faisons quelques remarques relatives à la forge de Savignac-Lédrier.

Elle se présente comme une illustration du lien entre industrie du fer et patrimoine forestier, mais aussi comme une exception, puisque son haut fourneau au charbon de bois s'est maintenu jusqu'en février 1930, notamment grâce aux efforts d'un ingénieur apparenté aux maîtres de forges, qui tente d'adapter les découvertes techniques de la « grande sidérurgie » aux particularités locales.

Et il se trouve que l'appareillage technique n'a pas été démantelé et dispersé et que l'ensemble des « papiers » de l'entreprise a été conservé. Cette forge, en outre, s'insérait dans un domaine foncier dont une partie était gérée en exploitation directe, la « réserve », et l'autre concédée en métayage. Et parce que la plus value dégagée par le travail de la forge s'investissait pour une bonne part dans le domaine, nous avons avec cette forge un « système » économique-social cohérent dont les composants s'appellent mutuellement : la forge, la réserve et le château du maître de forges et de sa lignée.

L'industrie du fer à Savignac-Lédrier a correspondu à une courbe démographique globalement positive. Alors que la population de la Dordogne de 1851 à 1921 passe de 506.000 habitants à 400.000 habitants environ, la commune de Savignac voit dans la même période sa population augmenter légèrement de 1.453 habitants à 1.507 habitants, et, en 1891, la commune a 1.705 habitants, chiffre record en zone rurale où partout ailleurs (sauf le Nontronnais) l'exode dû à la crise du phylloxéra fait sentir ses effets. A travers cette simple indication, il apparaît que l'existence d'industries rurales dans une région déterminée, avec sa main d'œuvre misalariée, mi-paysanne permettait de reproduire les conditions d'équilibre des sociétés paysannes locales.

Enfin, la proximité de la date de fermeture de la forge de Savignac a rendu possible une série d'hypothèses intéressantes pour la recherche relative à la pluriactivité. Et plusieurs anciens ouvriers de l'usine ont participé à des entretiens portant d'une part sur les rythmes et les contraintes de travail, d'autre part sur la logique et les cycles des activités de la vie rurale.

Nous voyons ainsi s'esquisser les caractéristiques de l'appartenance du fait industriel au milieu rural, et la formation de cette force de travail aux aspects multiples et contradictoires que l'on a appelé « paysans-ouvriers ». Ces travailleurs, pour lesquels il est impropre de parler de prolétariat, trou-

vaient dans l'industrie locale la contre-partie monétaire dont ils attendaient l'accumulation d'un petit capital destiné à l'achat d'un « bien » propre.

L'importance réelle de la sidérurgie du Périgord ne peut s'évaluer que si l'on chiffre sa production globale, si l'on calcule les rendements moyens auxquels elle donnait lieu.

Outre les archives privées, nous disposons à cet effet de chiffres relevés dans les enquêtes et statistiques signalées ci-dessus, et à partir de 1864, des données régulières du Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Le Comité des maîtres de forges qui se crée cette année là va se doter également d'un outil statistique efficace qui reprend mais également affine certaines données globales des ministères, par région et par unité de production.

Jusqu'en 1860, la sidérurgie française a continué à connaître une organisation très décentralisée, même si les grandes tendances de l'appareil sidérurgique moderne et ses grandes régions d'implantation avaient commencé à se dessiner.

Une très grande partie du territoire est encore concernée par cette forme rurale du travail du fer. Si l'on compare, sur une période de 25 ans environ (1837-1864), les chiffres disponibles relatifs à l'implantation des établissements, on observe une grande stabilité. Si en revanche, sur la même période, on compare les productions, on observe déjà de grands progrès réalisés.

La conclusion est claire : les transformations techniques, en particulier l'introduction du coke, ont provoqué une productivité accrue, sans toucher, au début du moins, à l'implantation traditionnelle de la sidérurgie. Ce n'est qu'après 1860 que les effets économiques du traité de commerce contribuèrent à démanteler l'ancien réseau des forges et des hauts fourneaux, tandis que parallèlement se poursuivait le processus d'innovation technique et que l'on découvrait bientôt la manière de traiter industriellement le minerai phosphoreux de Lorraine.

Après 1860, s'opèrent des concentrations de plus en plus puissantes dans le Centre, l'Est et le Nord de la France, reléguant au second plan les autres centres métallurgiques du territoire. La capacité décuplée des hauts fourneaux compense largement la perte des nombreux petits hauts fourneaux ruraux. La production de fonte ne cesse à partir de cette époque de grimper en flèche, induisant en retour des concentrations à la fois techniques et financières. En 1864, la fonte au coke a dépassé définitivement la fonte au bois et l'écart ira en se creusant jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle où la fonte au bois ne représentera plus que quelques milliers de tonnes, dans les forges de Ria, Labouheyre, Savignac-Lédrier, à la fonderie nationale de Ruelle.

En Périgord, comme dans toutes les régions de sidérurgie au bois (Haute Saône, Ardenne, Haute Marne, Bretagne, Landes...) le déclin toucha en même temps l'implantation et la production. Cela prit un temps plus

ou moins long, cela occasionna des formes inédites de « résistance économique » avec la formation d'îlots sidérurgiques, parfois maintenus artificiellement en vie par de grandes sociétés comme les Holtzer à Ria. Il n'en reste pas moins vrai que, présente dans 55 départements en 1860, la production de fonte n'était plus active que dans 15 départements au début du XX<sup>e</sup> siècle, soit quelque 40 ans après<sup>7</sup>.

### EVOLUTION DE LA SIDERURGIE FRANÇAISE

Année	HF ch/bois	HF coke	TOTAL	PERIGORD
1837	433	34 7 %	467	33 7 %
1842	418	51 11 %	469	33 7 %
1864	250	200 44 %	450	13 3 %

Tonnage des fontes : au combustible végétal et au combustible minéral				
Année	Fonte/bois	Fonte/coke	Rendement HF/bois	Rendement HF/coke
1837	268.937	62.741	621	1.845
1842	297.174	102.282	710	2.000
1864	189.000	1028.000	756	5.140

Source : Exposition des produits de l'industrie française en 1844. Rapport du jury central. Sec IV. Ministère du Commerce et de l'Agriculture. Statistiques des industries de France.

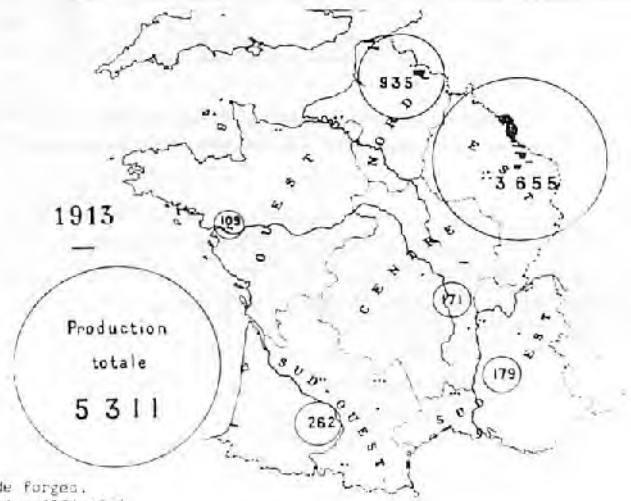
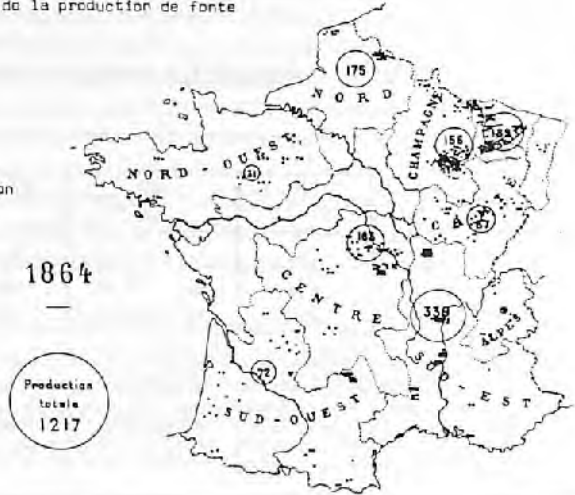
Les deux cartes comparatives de la France sidérurgique qui suivent indiquent clairement l'impressionnante concentration de l'appareil sidérurgique et sa stricte localisation dans l'Est, près des gisements miniers les plus importants, ou dans le Nord, près des gisements de houille.

7. LAPALUS (André) Le haut-fourneau de Ria et la métallurgie fine de la Lorraine. in : 108<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes, Perpignan, 1980.

REPARTITION DES HAUTS FOURNEAUX  
et de la production de fonte

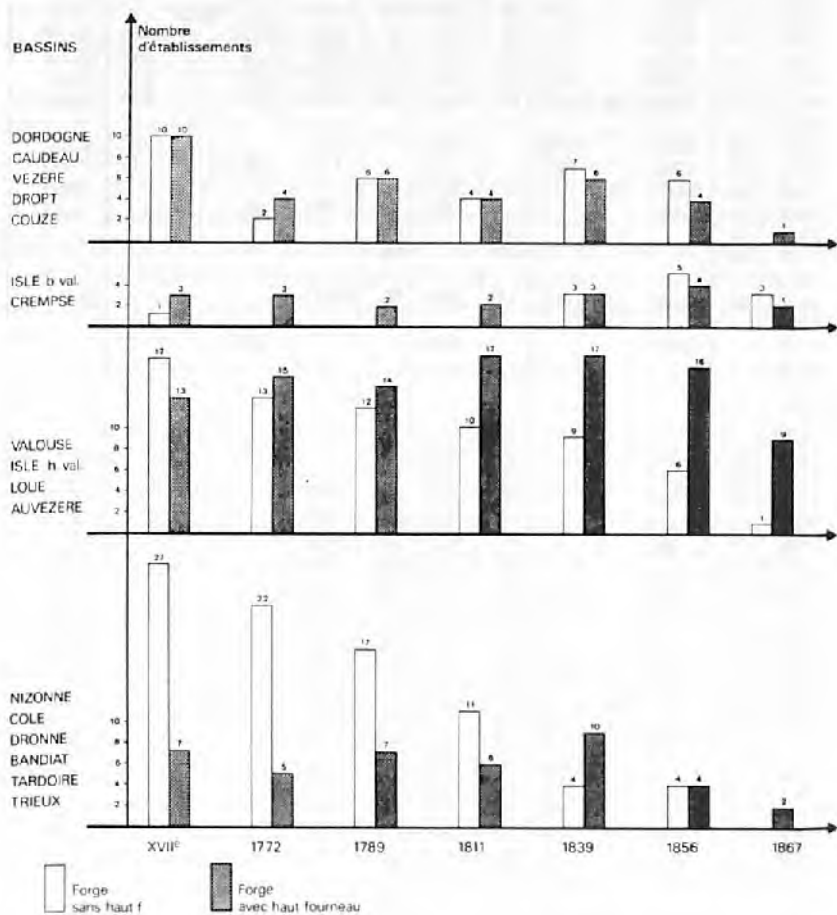
les hauts fourneaux  
sont indiqués par  
un point.

Les chiffres indiqués  
dans les cercles  
représentent la production  
de chaque région  
en milliers de tonnes.



Source: Comité des maîtres de forges.  
La sidérurgie française 1864-1914  
Bongier-Levrault, Paris 1914

L'ÉVOLUTION DU NOMBRE DES FORGES  
DEPUIS LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE EN DORDOGNE



Extrait de : LAMY Yvon. — Travail du fer, propriétés foncières, sociétés paysannes en Périgord. — 7h. 3<sup>e</sup> C. Univ. Paris X 1984.

## EVOLUTION DE LA SIDERURGIE EN DORDOGNE DE 1856 à 1911

Année	H.F.	FONTE fondrie 2 <sup>e</sup> fusion (à vapeur)		fonte ouvrée	FORGES	FER martelé chibols	FOURS réverbère puçiller	FER puçillé/houille ou gaz de HF	FER mixte bois + houille	rails de refoins	fil de fer pointes	PRODUCTION GLOBALE
1856	33	24000				8000		4000				
1857												
1858												
1859	23	13850		987	40	3820	10	2940	1750			23347
1860	17	8765		985	42	2489	05	1400	1964	6000		19639
1861	15	7246		1098	33	1692	04	1278	1607		355	13277
1862	14	8850		732	32	1750	04	1889	1779		356	15358
1863	12	7480		840	35	1540	04	1540	1607		216	14243
1864	13	7576	06	1127	35	1425	03	1609	1500		298	13536
1865												
1866	09	6000		1200		2500		2157			180	12357
1867	07	3750		850		870		770	805		115	7160
1868	06	5000	07	513	07	2050						7563
1869	05	3700				750		2290	1700			8440
1870	04				07		05					
1871	04				07		05					
1872												
1873	08	4600	05	1650	14	3000	05	5000				24250
1874												
1875		2400				800			400			
1876												
1877												
1878												
1879												
1880	04	550			08	670						
1881	04	525			08	1495	05					2020
1882	04	545			09	2075	05	400				3020
1883	02	1000			07	1875	05	1000				3875
1884	02	800			07	1510	03	1200				3510
1885	01	192			06	2140	03	1850				4182
1886	02	800			06	1490	03	1550				3840
1887	02	730			05	1000	03	1370				3100
1888	01	225			05	1145	03	1270				2640
1889	01	450	07	1015	04	450	03	2450				4365
1890	01	350	07	1015	04	405	03	2270				4040
1891	0		07	910	03	260	03	2130				3300
1892	01	150	06	920	03	175	03	2180				2305
1893	01	110	07	780	03	320	03	3100				3530
1894	01	510	07	610	02	1250	03	1520				3890
1895	01	400	08	760	02	758	02	795				2713
1896	01	180	08	720	02	400	02	1250				2550
1897	01	570	07	650	02	1000	02	2150				4370
1898	01	400	07	710	02	500	02	1760				3370
1899	01	500	07	820	02	500	02	3250				5070
1900	01	750	08	950	02	450	02	3950				6100
1901	01	560	08	980	02	190	02	2930				4660
1902	02	630	08	960	02	180	02	2695				4465
1903	01	545			02	190	02	2940				3675
1904	01	450			02	150	02	2150				2750
1905	01	280			02	172	02	2119				2571
1906	01	560			02		02	3810				3370
1907	01	270			02		02	1890				2160
1908	01	350			02		02	2100				2450
1909	01	240			02		02	2080				2320
1910	01	442			02		02	2300				2772
1911	00	000			02		02	2700				2700

Source : Ministère du Commerce. Stat. sommaire des industries principales. Paris I.N.



### C. — UN SCHEMA D'ANALYSE HISTORIQUE

La sidérurgie au bois est un système. Les éléments qui en forment l'ossature au moment de son apogée (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>) semblent être au nombre de trois : Dispersion spatiale des unités de production, régionalisation de leur implantation, équilibre de la production et de la consommation. Au cours du XVIII<sup>e</sup>, ce système se sature et le processus est accentué encore par la période révolutionnaire. Il se rompt avec la révolution industrielle et le développement considérable de la demande de fonte, de fer et d'acier.

Cette nouvelle situation économique induit de nouvelles mesures économiques, une nouvelle logique industrielle et rapproche les techniques des sciences. Les traités de libre échange en 1860 découlent directement de la conjoncture ainsi créée.

Au cours de la majeure partie de l'Ancien Régime, le marché de la fonte et du fer était fragmenté, cloisonné et régionalisé. Traditionnellement l'industrie du fer valorisait les ressources locales de minerai et de bois. L'attache étroite avec l'environnement passait également par l'abondance de la main d'œuvre paysanne qui trouvait dans la sidérurgie les premières formes d'appoint monétaire.

La dispersion qui caractérise cette industrie peut s'interpréter à plusieurs niveaux.

- Les difficultés de transports : une industrie ne vit que par ses débouchés. Sous l'Ancien Régime, les contraintes administratives et fiscales limitaient la circulation des marchandises par les multiples taxes sur les circuits intérieurs. Mais à ces procédures étatiques, s'ajoutaient les limites techniques des moyens de transport de l'époque par rapport à une marchandise aussi lourde et difficile à manier. La localisation de cette industrie résolvait en partie ce problème.

- La forte consommation de bois rendait impossible toute concentration industrielle. Pour la réaliser, il aurait fallu changer de système technique et abandonner le charbon pour le coke et la houille. Ce qui en fait impliquait un redéploiement de l'espace industriel et de la division du travail.

- L'équilibre offre/demande s'établissait strictement dans ce cadre et portait à la fois sur les cours pratiqués et les produits fabriqués. Les usines sidérurgiques s'adaptaient aux technologies artisanales et agricoles du pays qu'elles perpétuaient. L'absence d'un marché unifié donnait ainsi toute sa place aux types de fabrications locales et traditionnelles.

- La dispersion de la sidérurgie permettait enfin de répondre aux besoins en armement. L'Etat central s'approvisionnait dans les diverses régions où la qualité des fontes était particulièrement réputée et recherchée. Et le marché de l'armement avait tendance à se diffuser sur l'ensemble du territoire parcequ'il n'y avait pas de production métallurgique en région parisienne et que les quantités demandées étaient proportionnellement con-



(Photo M. L. Lamy)

Forgerie de Reilhac. Haut fourneau et maison de maître de forges. Etat actuel.  
(Vallée du Maraupte)

sidérables eu égard aux capacités productives d'une usine ou d'une région déterminée. Le cas de Ruelle et de ses forges « satellites » illustre cette situation dès la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quant à l'équilibre économique de la sidérurgie au bois, elle avait été le produit de la dernière période du moyen âge qui avait vu un développement important de la demande en métal et de la généralisation de son usage dans l'agriculture. L'ajustement de l'offre à la demande s'était opéré progressivement par la diffusion, dans toute l'Europe et dans le Périgord en particulier, du haut fourneau et de sa fixation auprès des cours d'eau.

Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup>, l'adéquation fut à peu près satisfaisante entre la production et la consommation. Les cours restèrent stables et l'opinion qui prévalait était que le fer ne pouvait être qu'une denrée rare et précieuse : à peine quelques kilos par tête d'habitant. Cette opinion induisit l'habitude d'insérer du fer « par dessus le marché » dans les échanges négociés et dans les baux de métayage.

La saturation du système fut très lucidement décrite par Turgot : la raréfaction relative du bois se conjugait avec l'émergence de nouveaux besoins en métal. Cette nouvelle conjoncture au XVIII<sup>e</sup> siècle fut-elle ressentie par les aristocrates propriétaires de forges au point de les pousser à vendre leurs industries dont ils prévoyaient le déclin ? C'est possible et les chiffres ont tendance à indiquer une multiplication des mutations de propriétés nobles.

Mais c'est la période révolutionnaire qui pesa fortement sur la demande en métal pour l'effort de guerre aux frontières. Les problèmes technologiques et d'approvisionnement devinrent cruciaux. On sait comment ils furent résolus : construction de forges, réquisition d'usines, de combustibles, de matières premières, de main d'œuvre. Mais en même temps, les bois devinrent de plus en plus chers.

A la fin du XVIII<sup>e</sup>, le système de la sidérurgie au bois est saturé techniquement parlant, même si idéologiquement parlant, le temps est favorable au protectionnisme pour des raisons d'indépendance nationale.

Dans les années 1820, la pression de la demande, l'exemple anglais, la naissance du monde industriel, poussent quelques innovateurs à développer en France la fabrication de la fonte au coke. Mais ils se heurtaient au poids de la routine et à la méfiance envers la fonte et les fers à la houille, à la difficulté de trouver des capitaux et à la cherté des transports.

Selon Bertrand Gille, une des premières nécessités ressentie par ces industriels a été de se réserver le marché national et de se protéger de la concurrence anglaise. Les tarifs douaniers de 1822, pratiquement prohibitionnistes, créaient les conditions de l'innovation, en même temps ils protégeaient le marché des fontes au bois qui continuaient à approvisionner l'essentiel d'un marché en expansion : développement de la mécanisation et des pièces moulées en fonte, aussi bien dans l'industrie que dans l'agri-

culture, développement des pompes à feu, des chemins de fer, des conduites d'eau, de l'éclairage au gaz, des constructions en fer, etc...

La croissance de la nouvelle métallurgie est rapide, mais l'emploi du coke s'applique d'abord à la fabrication du fer. Toujours selon Bertrand Gille, en 1830, la fonte au coke ne représente que 9 % de la production, alors que le fer à la houille approche les 50 % de la production totale de fer. La petite métallurgie rurale est donc toujours indispensable pour la production de fonte. Dans les régions d'accès facile, on assiste à quelques essais de concentration et d'introduction des méthodes anglaises (en Dordogne : Festugière à Ans, Forge neuve, Les Eyzies) et à la remise en état de quelques établissements, quelques créations, ou projets d'installation de nouveaux fourneaux.

Jusqu'en 1850, la fonte au bois garde une place respectable dans la production sidérurgique nationale, mais l'essor de la sidérurgie au coke fait baisser le cours du métal. La logique de développement industriel impliquait l'utilisation massive d'un métal fourni en quantité et à bon marché, et par conséquent une concentration de la production, des facilités de transport, l'abolition des droits de douane sur le métal. Le traité de libre-échange de 1860 pouvait avoir des conséquences favorables pour les concentrations sidérurgiques déjà structurées : « L'amélioration et la création de voies de transport, déclarait Eugène Schneider, modifient, avec l'abaissement des tarifs, d'une manière très essentielle, les conditions d'approvisionnement et en même temps déplacent, pour toutes les usines, les anciennes limites de leurs marchés naturels ». Mais ce même traité de 1860 est vécu comme un « assassinat » par les maîtres de forges des industries rurales.

Face à la disparition inexorable de la sidérurgie, les vœux du Conseil Général de la Dordogne en faveur de son maintien ne pourront rien changer. Emanant de la bourgeoisie foncière, ces vœux regrettaient vivement que

*« ...les bois ne se vendent plus sur certains points, que les minerais, source d'une abondante richesse, ne sont plus exploités, que les populations pauvres des campagnes se trouvent maintenant délaissées et privées de travail... »*

Et, croyant pouvoir dramatiser, ils ajoutaient :

*« ...en réalité nous n'avons pas d'autre industrie, et nous ne pouvons en avoir d'autres... Tâchons de conserver ces industries modestes, compatibles avec tous les progrès et qui ont l'avantage d'apporter par mille canaux dans notre vaste territoire la vie et la fortune » (ADD IN 69).*

Ce fut le maître de forges de Savignac, Sylvain Combescot, qui donna au mouvement de protestation toute son amplitude après 1869. Dans les décennies 70 et 80, il s'efforça avec une belle constance d'obtenir « que les fers du pays soient protégés contre les produits étrangers ». Il montra, chiffres à l'appui, que

*« ...Avant les traités de commerce, la situation des forges dans la Dordogne était prospère. Les 60 forges qui fonctionnaient produisaient environ 24.000 tonnes de fonte dont la moitié était vendue dans d'autres départements, dans la Loire surtout, ou était vendue à l'Etat pour la fabrication des canons de gros calibres. Quant à l'autre moitié (12.000 tonnes), elle était convertie en fers, 8.000 en fers au bois, 4.000 en fers mixtes au bois et à la houille ».*

Il ajoutait à cette démonstration qu'à 150 fcs/t de fonte, 350 fcs/t de fer au bois, 300 fcs/t de fer mixte, le produit de cette industrie s'élevait à 5.800.000 fcs.

*« ...Cet argent restait dans le pays et y répandait la prospérité. Tous en avaient leur part puisque ceux qui le recevaient pouvaient eux mêmes acheter à d'autres leurs produits. L'agriculteur vendait aux propriétaires de bois et de minerais et aux ouvriers de l'industrie du fer son vin et sa viande. L'ouvrier des villes y trouvait des ressources par le travail qui lui en revenait ».*

Et aujourd'hui, quelle est la situation ?

*« ...Je trouve une production d'1/10<sup>e</sup> environ, c'est-à-dire de 2.400 t de fonte et de 1.200 de fer dans tout le département... 600.000 fcs au lieu de 6.000.000 fcs...Je trouve le découragement partout. Le fils ne succède plus à son père comme autrefois, ni chez les maîtres, ni chez les employés, ni chez les ouvriers... Le personnel disparaît, l'outillage se perd, les hommes trouvent leur vie ailleurs... »*

Prenant à témoin le Conseil Général, S. Combescot déclarait :

*« ...Si vous protégez suffisamment l'industrie du fer au bois dans votre département, la situation s'améliorera immédiatement d'une façon générale pour tous. Au lieu de rester improductifs, les terrains boisés reprendront leur valeur parce qu'il sera reconstitué une quantité d'usines en rapport avec la production du combustible disponible, les terrains miniers seront exploités. Ils deviendront un élément de richesse non seulement pour leurs propriétaires mais pour les ouvriers et aussi pour les voies de transport à établir ou établies. Les 4 ou 5.000.000 des francs retenus dans le pays au lieu de les envoyer en Suède se diviseront entre tous et ce qui sera donné aux producteurs reviendra aux consommateurs qui sont eux-mêmes producteurs de quelque chose... »*

La Suède. La cause du mal était trouvée. Il faut proposer des moyens pour y remédier. Car, la Suède fournit à la France d'excellentes fontes au bois. Comment cela est-il possible ? Ne pourrait-on pas en France même produire la même qualité ?

Cette situation, ainsi analysée par S. Combescot, paraissait en effet « scandaleuse ».

Comment des fers fabriqués exclusivement au bois, les fers suédois, peuvent-ils faire concurrence aux fers de même qualité fabriqués en Dordo-



gne ? Telle était, selon le maître de forges de Savignac, la seule question à résoudre.

Car « *ces fers au bois de Suède viennent à Périgueux et donc, s'il ne fallait plus de fers au bois, s'ils étaient remplacés par des fers à la houille ou par des aciers, le commerce avec la Suède ne marcherait pas* ». Conclusion : il faut faire mieux que la Suède et surtout empêcher que ses produits ne parviennent jusqu'en Dordogne.

« *Savez-vous pourquoi la Suède peut venir nous faire concurrence ? Ce n'est pas parce que son outillage et ses ingénieurs sont meilleurs, l'exposition de 1878 en est la preuve.*

*C'est parce qu'elle a des charbons à 4,50 fcs le m<sup>3</sup>, lorsque nous les payons 10 fcs. Des minerais à meilleur marché... des transports par mer à des prix très bas, 15 fcs/t. C'est ce qu'on payerait par terre de Périgueux à Bergerac.*

*Et pourtant, la Suède fait aujourd'hui des efforts désespérés pour soutenir son industrie. »*

L'interprétation de Sylvain Combescot évacuait la question du remplacement des fers au bois par les fers à la houille et par l'acier. La vive concurrence suédoise lui faisait penser

« *...que les produits de la grande industrie fabriqués à la houille ne suffiraient pas à tout* »<sup>8</sup>.

La conviction que la petite sidérurgie avait toujours sa place et sa fonction dans l'économie départementale dictait à la fois la cohérence de ses interventions de conseiller général et la logique de son comportement d'industriel. Pour lui, il n'y avait pas d'impasse économique, mais seulement des mesures administratives iniques prises par le pouvoir central et qu'il fallait faire lever.

Le volontarisme de cette conviction mêlé à la défense des intérêts des couches sociales concernées par la sidérurgie au bois explique l'énergie que mit cette famille de maître de forges à maintenir l'entreprise de Savignac jusqu'en 1930.

#### D. — TENDANCES CONTEMPORAINES DU PATRIMOINE : L'INDUSTRIE AU MUSEE.

Plus que jamais peut-être, la Dordogne aujourd'hui ne cesse de regarder le Périgord d'hier et d'avant-hier. La modernité s'installe silencieusement, mais c'est la tradition qui est exaltée à grand fracas. L'image de sagesse qu'Eugène Le Roy nous donne de la vie paysanne se vend et se diffuse largement, au moment même où la population de ce pays se demande comment assurer sa succession, sa reproduction sociale, son avenir économique. Ce qui est sûr, c'est que désormais, l'agriculteur n'est plus seul à la

8. Arch. dép. Dord. 1N 70 et sq. GILLE (Bertrand) La sidérurgie française au XIX<sup>e</sup>. Genève, 1968.



campagne, d'autres couches sociales sont venues le rejoindre, bouleversant le cadre villageois et d'évidence, la vie ou la survie des communautés rurales ne peuvent venir dans beaucoup de cas que de l'extérieur.

Dialectique du refus et de l'adhésion, le paysan nié par l'agriculteur, le paysan réinstallé par le non-agricole, ce chassé-croisé reflète certes les mutations de la société française, mais aussi — s'agissant de la Dordogne — il porte au premier plan les espaces et les sociétés où le mot rural a en quelques années changé de sens.

Le renvoi à soi du Périgord se manifeste dans la tentative actuelle pour accoler au nom « Dordogne » celui de l'ancienne province. Dernier avatar en date du débat entre les élites locales, cette tentative vient rappeler à ceux qui l'auraient oublié qu'au-delà de la départementalisation juridique et politique de 1790, le Périgord est une entité d'origine immémoriale dont les relations internes d'affiliation, d'identification, d'appartenance restent toujours prépondérantes.

Autrement dit, le changement culturel contemporain, se réclamant pêle-mêle de la décentralisation et de l'ancienne France des provinces rend perceptible la continuité historique qu'une autre époque avait occultée au nom de l'évolution et du progrès.

S'accompagnant souvent de la célébration des modes de vie et de travail d'autrefois (les musées et les éco-musées, les fêtes à l'ancienne, les expositions sur la mémoire collective...), la redéfinition de l'espace et la redistribution des catégories de populations sur l'échiquier départemental interrogent l'histoire du développement régional autant que les politiques d'aménagement définies dans les années soixante en tant que stratégies de modernisation. Tout se passe comme si l'espace muséal ou la situation festive conservaient ou recréaient devant nous, sous nos yeux, l'espace social dont nous aurions la nostalgie. Que la forge entre au musée ou que le musée vienne à la forge, l'objectif n'est-il pas de « retenir pour toujours » ce que le site industriel évoque ?<sup>9</sup>

Le mouvement pour la conservation du patrimoine industriel se développe dans l'ensemble des pays industrialisés depuis une vingtaine d'années. Il se diversifie en une pluralité d'angles de vue sur l'objet industriel ancien : approche archéologique, muséologique, technologique, socio-historique.

Il intègre le souci de préserver certains vestiges matériels qui soient exemplaires ou bien d'un cycle technologique, ou bien d'un système de travail.

Généralement, cycle et système constituent soit un point terminal, soit au contraire un palier ou une étape dans la continuité des découvertes et des

9. POMIAN (Krzysztof), *Théorie générale de la collection*, in : *Librairie* 1978, n° 5, p. 4.

Voir également : HASKELL (Francis), *Les musées et leurs ennemis*, in : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 49, septembre 1983.

améliorations qu'elles ont entraînées, ainsi que des répercussions qu'elles ont eues sur l'évolution des métiers.

Mais peut-on ériger cette continuité en loi universelle de l'histoire technologique ? Aujourd'hui, pédagogie et apprentissage des techniques de pointe font l'économie du détour par l'histoire de leurs spécialités. En même temps, l'évolution du travail ouvrier a présenté de telles discontinuités que la référence à une tradition a souvent été regardée d'abord comme inopérante eu égard aux savoir-faire dont il fallait se débarrasser, et ensuite comme gênante eu égard au culte de la nouveauté ou de l'innovation vécues comme ruptures.

Cet ensemble de données fait, par contraste, l'ambiguïté du mouvement actuel pour le patrimoine industriel.

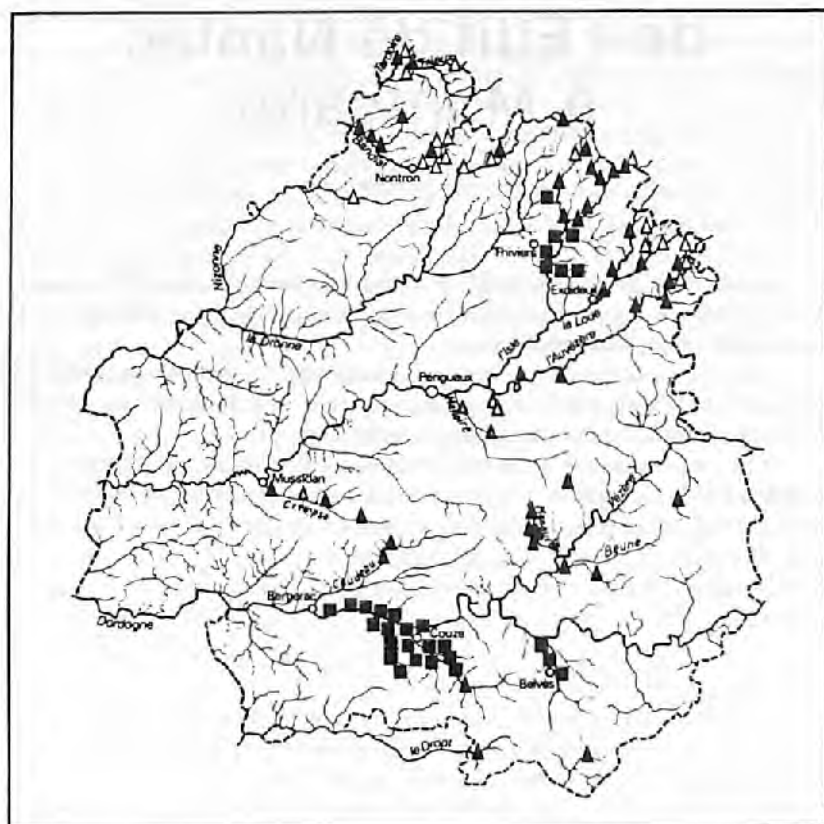
Les praticiens de la technique ont plus ou moins cessé de s'intéresser aux origines du développement technologique, à l'industrialisation ou aux phases d'évolution des systèmes de travail. Dès lors, c'est un public très large s'ouvrant à d'autres biens culturels qui se réapproprient les sites industriels anciens en tant que lieux d'évocation émotionnelle sans la prétention de ressusciter les images et les sentiments que déclenchait l'usine vivante. Souvent l'environnement avec sa couleur locale, sa connotation folklorique suffit à valoriser la ruine industrielle. Le Périgord « immémorial » joue ce rôle que les nombreuses procédures de classement légitiment et reproduisent.

Cependant, la recherche universitaire tente de délimiter un nouveau champ scientifique au carrefour de méthodes et de concepts appartenant à plusieurs disciplines classiques, parfois en concurrence entr'elles pour l'appropriation de ce champ. Avec un autre regard, elle vise à associer toute étude sur la civilisation matérielle avec *la patrimoine social* des modes de vie, comme par exemple la sociabilité dans l'usine et hors de l'usine, ou encore la sociabilité propre à telle profession par rapport à telle autre. C'est ce qui caractérise la double entreprise d'un inventaire des forges du Périgord et de la restitution de la mémoire ouvrière des papetiers de la vallée de Couze <sup>10</sup>.

Yvon LAMY,  
Université de Limoges. Enseignant au C.N.A.M.

10. Cet inventaire s'intègre dans les programmes de l'Inventaire des monuments et des richesses artistiques de la France (Ministère de la Culture). Une partie de l'inventaire des forges est sous la responsabilité de l'Association pour la sauvegarde de la forge de Savignac-Ledrier et bénéficie du précieux concours de M. Marcel SECONDAI. Une autre partie est assurée par l'équipe réunie autour de M. C. de BEYNAC.

PRINCIPALES  
FORGES ET PAPETERIES DE DORDOGNE EN 1789



■ Papeterie

△ Forge

▲ Forge avec haut fourneau - 11.

0 20 km

11 Sur les papeteries, voir GENTY (Miché) in : Revue de Géographie des Pyrénées et Sud-Ouest, tomes 41 et 42.

## La Révocation de l'Edit de Nantes à Montcaret

---

Le mercredi 17 octobre 1685, d'un trait de plume, Louis <sup>XIV</sup> révoque l'Edit de Nantes, supprimant ainsi, pour plus d'un siècle, la liberté de conscience dans le royaume de France.

L'auteur de ces quelques lignes n'a nullement l'intention de porter un jugement sur le bien-fondé de la décision royale, ni d'épiloguer sur les conséquences immédiates et lointaines de cette décision.

Mais, estimant que l'Histoire locale, ainsi que les témoignages qui l'appuient et la nourrissent, font partie de notre patrimoine national, il lui est apparu d'un intérêt certain de représenter comment la Révocation fut vécue et ressentie par une population largement acquise à la Réforme, en raison semble-t-il du caractère particulier du milieu dans lequel elle vivait.

\* \* \*

Comme dans l'ensemble de la moyenne vallée de la Dordogne, de Castillon à Bergerac, et certainement plus qu'ailleurs, la population montcarétoise embrasse très tôt et massivement la Réforme.

Là comme ailleurs, les raisons traditionnellement avancées par les historiens ont joué un rôle déterminant :

- zèle prosélytique des prédicants <sup>1</sup> ; prêches de Dubois à Montravel dès 1542, de Langlade à Vélines, conversion du curé de Pessac, Durège,
- action de la noblesse et des notables : Pierre et Anthoyne Benoit,

---

1. Prédicants dont le mode de vie, disent les historiens, contrastait avec les mœurs déréglées du Clergé. et de citer deux ou trois exemples, probablement grossis, ayant eu pour théâtre Castillon, Libourne et Saint-Emilion.  
Rappelons toutefois cet écrit de La Boétie, décédé en 1563 : « L'Eglise catholique est merveilleusement corrompue d'infinis abus ».

père et fils, sieurs de Fonroque et juges de Montravel, les Ségur, les Durège, notamment.

Mais un facteur important et d'ailleurs particulier à Montcaret, semble avoir motivé dans une large mesure les Montcarétois : le poids excessif du Clergé, séculier et régulier, dans cette société, encore quasi-féodale, du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

Depuis 1307, Bertrand de Goth le seigneur haut-justicier est l'archevêque de Bordeaux ; il ne venait que rarement sur ses terres et laissait à ses viguiers le soin de récolter ses rentes. En outre, les Bénédictions de Saint-Florent-lès-Saumur possédaient, à Montcaret et dans ses environs immédiats, un vaste patrimoine : prieuré de Saint-Pierre à Montcaret, églises Saint-Pierre et Sainte-Marie de Bretenord à Montpeyroux, Saint-Front de Revertissons et la chapelle Irland à Vélines, Sainte-Eulalie à Saint-Antoine-de-Breuilh, la chapelle de Sainte-Marie du Bracouet (ou Braquet) à Saint-Michel, les chapelles Sainte-Marie et du Saint-Sépulcre à Montravel, la chapelle Sainte-Marie de Cole (ou Coler) et Picone à la Mothe-Saint-Peixans. Ce patrimoine ne comportait pas seulement des biens et des revenus ecclésiastiques, mais aussi d'importants biens et revenus temporels : vignes et terres, moulins, droits de pêche ; à Montcaret même, les moines se réservaient le droit de tenir école.

Dans cette société de type particulier, l'influence réduite du second ordre ne contre-balançait pas suffisamment celle du premier. Ce déséquilibre a donc dû normalement jouer en faveur de la Réforme.

Dès 1567, un lieu de culte est aménagé dans une grange appartenant à Pierre Benoist ; sis à l'ouest immédiat de l'église désertée et partiellement détruite<sup>2</sup>, ce lieu de culte jouxtait un cimetière et « la chambre de réflexion du ministre »<sup>3</sup>. Déterminer le nombre exact de familles pratiquant le culte réformé n'est pas chose facile. Les Archives de l'état-civil<sup>4</sup> permettent cependant d'avancer les chiffres suivants :

- 500 familles, approximativement, entre Saint-Vivien au nord et les rives de la Dordogne au sud,
- 270 familles à Montcaret même — voir Annexe I — chiffre qui autorise à fixer à 85 % le pourcentage de Montcarétois ayant adopté la « religion prétendue réformée ». Ce chiffre est d'ailleurs explicitement confirmé par le curé de Montcaret de 1687, Mangelle, qui précise que « plus des trois quarts de ses ouailles sont de nouveaux convertis ».

La pugnacité de cette population semble avoir été extrême. Lorsqu'en

2. En 1562, Arnaud de Clermont, seigneur de Piles, s'était emparé de Montravel, avait saccagé le prieuré de Montcaret et mis le feu à l'église qui avait été partiellement détruite ; l'abbé Delpeyrat affirme même qu'il avait emporté les cloches du prieuré, au Fleix, pour en faire des canons.

3. Cette Chambre de réflexion, non détruite en 1585, aurait été utilisée comme maison commune après 1790, puis, plus tard, comme bureau de poste.

4. Archives de l'état-civil pour la période considérée : Montcaret, 5 E 284/1 et 284/2, A.D. 24. — Vélines, 5 E 261/1 et 561/2, A.D. 24. — Lamothe-Montravel, 5 E 221/1 et 221/2, A.D. 24. Autre source de renseignements : registre des Délibérations du Consistoire de Montcaret de 1657 à 1660, analysé par le pasteur Gorman.

1621, Louis XIII veut réduire la puissance militaire protestante, il se heurte à une sévère résistance et doit lever le siège de Montauban. En 1622, visant à s'emparer de la moyenne vallée de la Dordogne, l'armée royale se heurte à la forteresse de Montravel. Il faut sept régiments et une nombreuse artillerie pour que le maréchal d'Elbœuf s'empare de la place défendue par trois cents soldats et les hommes valides de la population. La chute, sans coup férir, de Sainte-Foy et de Bergerac, puis celle de La Rochelle (1628), suivies de l'édit de grâce d'Alais (1629), marquèrent la fin de la puissance militaire protestante.

Dès lors, la Révocation était possible.



Nous savons qu'à partir de 1663, l'Edit de Nantes fait l'objet « d'une interprétation à la rigueur » et de nombreux édits réduisent la liberté des Réformés.

Première alerte à Montcaret : en 1672, le prieur bénédictin de Montcaret — lequel d'ailleurs ne résidait plus à Montcaret depuis longtemps — réclame des redevances impayées « pour le Temple et la chambre de réflexion qui sont sur son fief » et menace de faire démolir ledit temple. Le consistoire prescrit des jours de jeûne en 1675 et, finalement, le temple est conservé par décision royale du 7 août 1679.

En 1676, Misaubin, pasteur de Montcaret, prêchant à Montpon, est accusé — par un seul et unique témoin d'ailleurs — « d'avoir proféré des paroles offensantes contre Sa Majesté » ; il est condamné aux galères, mais sa peine est finalement commuée en bannissement.

En 1680, les vexations s'accroissent :

— les Anciens (conseillers presbytéraux) ne peuvent plus récolter au grand jour les offrandes nécessaires à la vie matérielle des pasteurs ; ils sont de plus tenus personnellement responsables au cas où des « relaps » — entendons des fidèles ayant abjuré — assistent aux cultes dans le temple,

— la déclaration royale du 17 juillet 1681 autorise « les enfants à se convertir malgré le désaccord éventuel de leurs parents » ; il s'ensuit quelques scènes désolantes dont le temple de Montcaret est le théâtre.

Mais l'Eglise réformée de Montcaret demeure très vivante : il y eut des conversions à la religion réformée jusqu'en 1680 malgré les empêchements de toute nature. Des mesures plus efficaces et coercitives ne tardent pas à être appliquées :

— en 1683, les frères Récollets de Sainte-Foy s'installent à Montcaret et afin de recueillir des conversions, « ouvrent des débats théologiques où le pasteur Marcon eut naturellement le dessous » (abbé Delpyrat).

— les « missionnaires bottés » ne tardent pas à apparaître. En mai 1685, le régiment étranger de Königsmark s'installe à Montcaret et dans ses



environs, « les cavaliers logent chez l'habitant aux fraix de ceux-ci » (cf. Annexe II).

— enfin, par décision du Conseil du Roy, en date du 8 septembre 1685, « les temples de Montcaret, Pellegrue et Saussignac sont déclarés définitivement interdits ». L'école protestante de Montcaret qui fonctionnait encore sous la férule d'Antoine Guyon est également fermée.

Mais laissons la parole à un témoin, un gentilhomme montcarétois, qui écrit dans son livre de raison (cf. Annexe III) :

« la grande parsequacion commença pour la gen de la religion le 20 aoust ny permettre de sen aler ny vendre leur bien ; on a tue des fames grosse en les forçant daler a la messe a Bregera, sella est aussi arrivé a Sainte Foi ». « le jourd'hui jour de leudist le 19 novembre 1685 lon a demolli le temple de Montcaret monsieur Labousse de Sarla président au présidial commissaire despeuté ». « le 23 le temple est demolli jusqu'au fondement par brousse le partizen et bouier de l'hirondelle ».

Les biens du consistoire — d'une valeur de 200 L — furent attribués à l'hôpital de la fabrique et à celui de la cité de Périgueux et le terrain vendu.

Jean Bernard, du Nodin, juge de Villefranche-de-Lonchat — et Jean Bouyer, de l'Hirondelle, juge de Montazeau, furent relevés de leurs fonctions ; Jérémie Benoist, fils d'Antoyne, et Jean Delacoste, sieur de la Lande, furent « inquiétés ».

Dans l'ensemble, la population accepta, à contre-cœur semble-t-il, mais sans manifestations hostiles, le nouvel état de choses.

Les abjurations formelles furent rares : huit cas seulement relevés dans les registres d'état-civil de Montcaret, et parfois tardives ; Antoine Guyon, le percepteur, n'abjura qu'en 1701, à un âge avancé, « par lassitude » (cf. Annexe IV).

Il apparaît que dans ce milieu de nouveaux convertis, un *modus vivendi* ne tarda pas à s'instaurer et que les curés, après 1685, « menèrent leur troupeau sans trop se faire d'illusions sur la ferveur des sentiments d'un certain nombre ».

Par comparaison, la situation fut sensiblement différente à Vélignes où l'empreinte huguenote était moins forte. Les registres de l'état-civil présentent une centaine d'abjurations, dont 24 obtenues à prix d'argent — la caisse Pélisson probablement — « plus 600 livres en bled que ie déclare avoir donné séparé dans une petit journal ainsi ie crois sans y avoir compris ce que i'ay donné aux n.c. » écrit l'archiprêtre Bérard en août 1685<sup>5</sup>.

En tout cas, les départs à l'étranger furent très peu nombreux. On ne cite que « Anne Dauliac et Marie Dauliac, de Vélignes, sorties de France avec leur tante Alice Saillens, à Lausanne en 1694 ; Marie enseigne les jeunes filles à lire, écrire, coudre et faire dentelle ; elles iront en Allemagne ».

5. Le total des sommes, allant de 5 à 100 livres, portées au registre, s'élève à 630 livres ; l'archiprêtre Bérard précise qu'il a dû, parfois, consentir des avances.

Mais pour être complet, citons le départ de trois officiers de l'armée royale, originaires de Pessac — de l'autre côté de la Dordogne : Joël de Cornuault, major au régiment du Maire rejoint, dès avant 1685, l'armée de l'électeur de Prusse, il est promu au grade de lieutenant-général et se distingue lors de la guerre de succession d'Espagne ; il est rejoint en Prusse par deux de ses cousins, Pierre et Jean-Jacques Digeon de Monteton, de Vidasse, qui devinrent l'un et l'autre colonels ; le second fit souche de la dynastie militaire prussienne des Digeon von Monteton encore existante.

\*\*  
\*

Comme on devait s'y attendre, l'Eglise Réformée de Montcaret ne tarda pas à se reconstituer.

Malgré l'aggravation des peines encourues (Edit de 1724 notamment) des pasteurs itinérants — une vingtaine de noms ont été relevés — viennent clandestinement d'abord, puis de plus en plus ouvertement, baptiser les enfants et marier les jeune gens ; des assemblées sont organisées « au désert » — nous dirions maintenant, dans le maquis —, à Montravel, à la Petite Roque (entre Pessac et Gensac), au Courti.

Lors du Synode régional de 1750, le Consistoire de Montravel est reconstitué : il s'étend, à partir de 1765, des rives de la Dordogne au sud jusqu'à la Roche-Chalais au nord. Dès 1767, un pasteur réside de façon permanente à Montcaret (M. Renateau, puis M. Becays) ; il tient un état-civil encore conservé de nos jours.

Une autre Eglise s'implante à Vélines en 1783 (pasteur Dumas).

Au début de 1789, en application de l'Edit de Tolérance du 19 novembre 1787, les protestants vont faire enregistrer, auprès du juge royal, leur mariage et la naissance de leurs enfants ; on y retrouve la plupart des familles citées dans l'état-civil d'avant la Révocation.

Général de BRIANSON (C.R.),

---

## ANNEXE I

Relevé des familles protestantes de Montcaret effectué le 3 juillet 1624, établi par Pierre de la Coste, notaire royal, en vue du paiement des gages du ministre de la parole de Dieu (Archives Delpeyrat).

Montcaret	26 familles	Ponbazet	3 familles
La Tricherie	6 »	le Maridat	10 »
les Boryes	15 »	les Vignons	3 »
la Teste Noire	13 »	fauresourt	10 »
les Benoist	3 »	Fonroque	16 »
les Soureaux	8 »	les Boutins	10 »
Chalustre	10 »	Lirondelle	15 »
LES Gourdon	14 »	les Guilhourins	4 »
les Chaputz	15 »	l'Auvergnat	5 »
les Faures	16 »	les Naudins	9 »
les Perrins	2 »	Montravel	22 »
LES Denoix	5 »	Brune	3 »
les Olliviers	9 »	Anthonyes	6 »
Lespinassat	10 »	Saleneuve	2 »

## ANNEXE II

(Extrait d'Archives privées).

Nous souzsignés Pastors des Villages de  
fauresourt, ponbazet, maridat, Boutins, vignons  
Reyn et fonroque certifions que depuis  
Canaux de la compagnie de Lamotte  
du royaume de Honig nous a logé  
sur lesdits Villages pendant trois jours  
après y avoir conformement aux  
ordres du Roy avec mon sieur Lieutenant  
J'ai ce dix septiesme May 1624  
vuuz Cuij / PANDIN  
217, UD 288 de la Coste  
de la Coste

## ANNEXE III

(Extrait d'Archives privées).

Moncarre démoliti	Le Jour duit <del>commence</del> Jour de l'endit le dizenue - 19 novembre 1685 - les a demollies. Le temple de Moncarre et munsieur la brouffe de Jarla etant coponiffiere La brouffe prezidoy au prezident de Jarla	page 48 colle droit idem page 48 colle droit
Moncarre	le 19 Monsieur la brouffe a put leur le lieu de Moncarre <del>de</del> le 19 novembre 1685 l'ing commencat a le demolir	idem page 48 c. dt.
Moncarre	Le 23 les temples de Moncarre abite de molle jusques au fondement par brouffe coponiffiere desputes puzden de Jarla de Jarla le 23 novembre 1685 le partizen et Louier de l'irondelle	idem page 48 c. dt.
pistraf la femme a une fille leventille 1688	a été baptisée a gendar par monseigneur Mozarant la fille de moysien de Pistraf l. 21 juillet 1688 Germaine madelmoisele de grand duit d'hemm	idem page 48 c. dt.
le 20 aoust 1685	La grande persécution et arriva pour le chef de la religion commença le 20 aoust 1685 Jusqu'à se Jour duit n'est permesse de son aller ni venir leur bien contentat Jusque au trente de se moy contre eux ten a tues des fame greffe an le forcant d'aler a la messe a bregera salla Exarime et a Suint foy a la femme de quist cost le premier septembre continue touscub	L'ordre d'arrest de Daniel de C. de M. page 20 vers colle gauche
cette maison d'hotel		

## ANNEXE IV

Promesse faite par le précepteur Antoine Guyon (Archives privées).

Je promés à Monsieur le curé de Montcaret d'assister à tous les offices Divins, selon la faiblesse de mon âge, à condition qu'on me laissera en repos avec ma famille qui est avec moi et qu'il m'obtiendra la permission d'enseigner partout les langues et les sciences desquelles Dieu m'a donné la connaissance.

C'est ce que je demande à Monsieur le curé dont je suis le très humble serviteur.

Faict le mardi quatorzième jour de febvrier 1701.

(signé) GUYON  
pour moi et ma famille.

---

## Les transmissions télégraphiques en Périgord avant le 17 septembre 1853

*Il n'est nullement dans les intentions de l'auteur de réfuter absolument tout ce qui a été écrit jusqu'ici au sujet des transmissions télégraphiques « par voie optique » avant l'avènement du télégraphe électrique Paris-Périgueux par Angoulême le 17 septembre 1853. Ses intentions sont simplement de préciser — sur la foi des documents officiels consultés — et une fois pour toutes, qu'il n'y a pas eu de liaison télégraphique aérienne « Chappe » desservant directement le département de la Dordogne.*

*L'incertitude régnera encore sur les moyens de communication rapide qui ont pu exister avant 1853 et l'Association historique en Dordogne (A.M.HITEL) continuera à en rechercher l'identité et les caractéristiques. Les seuls éléments que nous possédons sont l'indication sur certaines cartes d'état-major anciennes de la mention « Sdé » (signal détruit) qui figure pour certaines localités du département : Servanche et Balou (près de Rouffignac), ce qui laisse supposer l'existence dans le passé de relais optiques, certainement à caractère militaire ou simplement géodésique.*



Délégué départemental et membre fondateur de l'« Association pour le Musée et l'Histoire des Télécommunications en Aquitaine » (A.M.HITEL), je me suis attaché dès 1980, avec une petite équipe de chercheurs, à reconstituer l'histoire des Télécommunications de la Dordogne.

Deux ouvrages — non commercialisés — remis à des bibliothèques publiques et à quelques personnalités, publiés respectivement en 1982 « Histoire des Télécommunications de la Dordogne » et 1985 « Histoire des Télécommunicants du Périgord » font la synthèse de nos recherches dans les domaines des transmissions télégraphiques et téléphoniques dont ont bénéficié nos compatriotes au cours des âges.

Pour ce qui concerne plus particulièrement le *télégraphe aérien* inventé en 1794 par Claude Chappe (signaux optiques), nous avons pu établir d'une manière absolument certaine qu'*aucune liaison de l'espèce n'a traversé le département*, contrairement à ce que quelques écrits ont pu laisser croire.

Notre affirmation est essentiellement basée sur les faits suivants :

— Une communication du conservateur chargé de la mission des Archives Nationales auprès du Ministre des P.T.T., en date du 10 février 1981.

— La réfutation des informations données en 1970 par la MAIF dans son guide touristique « Périgord-Quercy » et signalant des « tours Chappe » à Thenon, Saint-Robert et Bugeailles (Villac) « sur le trajet Paris-Pyrénées ».

— Une dépêche télégraphique expédiée le 24 août 1833 par le ministre de l'Intérieur au Préfet de la Gironde pour être portée par *estafette* au Préfet de la Dordogne (dépêche transmise de Paris à Bordeaux par liaison Chappe).

— Une carte télégraphique de l'Institut géographique National donnant le tracé des liaisons Chappe du Sud-Ouest qui nous a été communiquée le 11 février 1985.

\*  
\*\*

Avant le 17 septembre 1853, date à laquelle fonctionna pour la première fois la *liaison télégraphique électrique* Paris-Périgueux, par Angoulême, les dépêches officielles parvenaient en général à Périgueux par la voie postale, et au temps du télégraphe Chappe (1794-1852) par la voie aérienne de Paris à Bordeaux et par estafette de Bordeaux à Périgueux.

\*\*

\*

Mais certains textes anciens font état de « signaux télégraphiques optiques », existant en Dordogne, tels que :

— *Servanches* : cote 131 ou « tour de Belleyme » « signal construit au XVIII<sup>e</sup> siècle à l'usage du télégraphe optique. Signal placé sur une butte artificielle, point culminant de toute la Double. Sur les cartes d'état-major figure, à cet endroit, le lieu-dit « Le Signal ». (Information relevée dans un ouvrage de Robert Tatin « *Sylva Edobola, La Double du Périgord* », édité en 1956 par l'Imprimerie Samie à Bordeaux).

— *Balou* (près de Rouffignac, route de Tagnon) : mention « Sdé » (signal détruit) sur les cartes d'état-major.

— *St-Jean-d'Estissac* : Vers 1860, François Adolphe, comte de Larmandie, dans ses notes personnelles, indique avoir remarqué sur les cartes (« n° 182, carte du dépôt de la guerre : « *Estissac-Signal* », « c'est-à-dire ancien signal télégraphique sis au milieu des bois... »

(Information communiquée par M. Jacques Lagrange).

\* \*  
\*

Il est donc vraisemblable que ces « signaux détruits » n'étaient autre que des relais de liaisons militaires optiques sans aucun rapport avec le télégraphe aérien Chappe ou tout simplement de signaux géodésiques.

P. COLOMBÉ.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ROCAL (G.) « 1848 », tome I, pages 9 à 11 et 112 à 129. Tome II, pages 180, 203 à 205.  
 BENOIT (R.), La petite histoire de Périgueux, page 268.  
 PENAUD (G.), Histoire de Périgueux, pages 346, 352, 371, 374 et 377.  
 B.S.H.A.P. 1936 : n° 63, pages 139 et 140. — 1952 : n° 79, page 188.  
 L'Echo de Vésone, septembre 1853.  
 GUIDE Périgord-Quercy, MAIF 1970, pages 558 et 561.

Ci-après en annexe :

- Un tableau et une carte dressés par l'Institut Géographique National.
- La copie d'une dépêche télégraphique parvenue à Périgueux en 1833.

N° d'ordre	Nom du télégraphe	Latitude en grades	Longitude en grades	Cote	Minute au 1:40000 et date	Observations
63	Vars	50.9104	2.4918	127	Angoulême NE 1845	1876
64	Champniers	50.7968	2.3833	135	D°	1876
65	Angoulême			96	Angoulême SE 1845	1876
66	Angoulême N° 1					
67	Angoulême N° 2					
68	Angoulême N° 3					
69	La Couronne	50.6566	2.4513	134	d°	1876
70	Plassac	50.5494	2.5579	155	d°	1876
71	Blanzac	50.4545	2.6263	159	Jonzac NE 1845	1874
72	Bessac	50.3215	2.7972	135	d°	1874
73	Orlières	50.2321	2.9009	135	1874d°	1874
74	Chevanceau	50.1248	2.9853	101	Jonzac SO 1845	1874
75	Saint-Vivien	50.0686	3.0111	68	Libourne NO 1846	1874
76	La Fuscade			51	d°	1874
77	Marsas				d°	1874
78	Salignac				Libourne SO 1846	1874
79	Cadillac				d°	1874
80	Sainte-Eulalie	49.8968	3.1067	58	Bordeaux SE 1884	1884
81	Lormont	49.8557	3.1901			
82	(La Poudrière)					
83	Bordeaux N° 1					
84	Bordeaux N° 2					
85	Bordeaux N° 3					
86	Bordeaux N° 4					
	Laburthe	49.7601	3.2672			
	La Haubise					
					La Teste de Buch NE. 1847	1884
						1877

Liaison télégraphique « CHAPPE » Paris - Bordeaux - Bayonne - Madrid (Section Charente et Gironde)  
(Document communiqué par l'Institut Géographique National).



TÉLÉGRAPHIE

De nuit à 11 h. du soir  
en 1/2 heure de nuit - Supplément

Page n° 4

Ligue  
de Bourges

Depêche Télégraphique de Paris le 24  
août 1899, à 1/2 heure de nuit  
(1899)

Le Ministre de l'Intérieur  
et Monsieur le Chef de la Gironde

(Europe et ce qui s'y passe par étapes  
au sujet de la Dordogne.

Renvoyer au Bergeron le colonel  
Sadkashki, seroit sans doute la  
revolte, ce sont les révoltes qu'il faut  
chasser de ce royaume. Ce qui est  
deux des coups de fusil se sont  
étranglés à la justice, et le coup  
sera déposé. Constitutionnel avec  
l'autorité militaire pour exercer  
des forces suffisantes. En outre  
de feu qui sont entre les mains  
des républicains doivent en être retirés

Procès-verbal:

Bourges le 24 août  
1899, à 1/2 heure  
(1899)

Le Directeur de Télégraphie  
Mull

## Regard sur les ouvrages d'art périgourdins

---

Le paysage périgourdin est riche de ses monuments et de ses sites naturels ou pittoresques, qui s'imposent à l'attention de chacun. Les ouvrages d'art révèlent un autre type de paysage, que l'on n'a guère l'habitude d'apprécier. Et pourtant, alors même que l'environnement est agressé de toute part, il est important de redécouvrir la valeur de ces premiers paysages modernes, centrés sur des ouvrages tour à tour surprenants ou hardis.

L'esthétique liée aux techniques nouvelles cherche encore à s'allier à l'espace, à s'y intégrer par des aménagements appropriés.

Les sites « techniques » ainsi constitués sont en quelque sorte les témoins d'une époque et d'un savoir-faire. Ils ont eu un rôle essentiel dans la formation des paysages actuels de notre région.

C'est la raison pour laquelle un inventaire systématique des ouvrages d'art les plus caractéristiques a été entrepris au niveau national, avec la triple préoccupation de protéger, de mettre en valeur et de faire connaître ce patrimoine particulier. Pour l'Aquitaine, les résultats du pré-inventaire sont en cours de publication <sup>1</sup>.

\* \*  
\*

Si l'on s'en tient à une approche historique, il convient de noter combien le franchissement des rivières a été un obstacle à la libre circulation des biens ou des personnes jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Des bacs, des ponts de bois et plus rarement de pierre assurent des points de passage souvent hasar-

---

1. Le pré-inventaire pour la région Aquitaine a été réalisé par Catherine Rochant, architecte, à l'initiative du Ministère de l'Urbanisme, du Logement et des Transports, Délégation Régionale à l'Architecture et à l'Environnement.



deux. Les principaux chemins suivent les cours d'eau plutôt qu'ils ne les franchissent. Le trafic principal des marchandises se fait par voies d'eau.

L'intensification du réseau des routes royales, suivant une trame Nord-Sud, due notamment à l'organisation du corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées, a certes constitué un progrès certain.

Rectilignes, les tracés se détachent peu à peu des contingences du relief. On trouve encore de nombreuses traces de ces routes royales sur l'itinéraire Bergerac, Périgueux et Sorges.

Ces liaisons, bien qu'elles facilitent grandement le transport des personnes et les échanges, restent assujetties aux aléas des traversées par bac. On sait les difficultés rencontrées pour franchir l'Isle et surtout la Dordogne. Le cour instable des rivières, la largeur des plaines inondables, le caractère capricieux de certaines d'entre-elles, font échouer les tentatives de construction d'ouvrages d'art. Quelques ponts en charpente pour la plupart, se concentrent dans les points amonts où le resserrement de la voie d'eau facilite le franchissement.

Il faut donc attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout les débuts du XIX<sup>e</sup> siècle pour que des ouvrages d'art nombreux soient édifiés grâce à la mise au point des techniques de fondation et des systèmes de suspension et aussi la diffusion du métal.

Les ouvrages d'art en se multipliant, constituent désormais l'articulation longtemps attendue entre les divers réseaux routiers Nord-Sud ou Est-Ouest. Autour d'eux se concentrent les zones d'activité. Ils sont désormais des symboles de prospérité, des portes de villes ou de villages, l'agrément d'un parcours. Pour compléter cette vocation nouvelle, ils s'ornent d'éléments paysagers ou architecturaux de nature à faciliter la circulation et les échanges, tels que rampes d'accès ou plantation. Les ouvrages d'art finissent par imposer une certaine image de la modernité, en façonnant des sites nouveaux, centrés sur la rivière, qui jusque-là correspondait plutôt à une frontière.

On peut noter par exemple le pont routier de Mouleydier où sont demeurés intacts le pont en pierre à arches surbaissées, les berges couvertes de pelouses, l'escalier, la terrasse soutenue par d'élégants contreforts en plein-cintre, les balustrades en pierre, les arbres et la place d'accès rectangulaire ; ou bien celui de Montagrier où les plantations qui bordent la voie d'accès sont conçues comme une promenade avec des bancs de repos.

\* \*  
\*

Une nouvelle étape est franchie avec l'édification du réseau des voies ferrées. Les ponts de chemin de fer n'hésitent pas à doubler les ponts routiers, comme à Saint-Astier ou au Buisson. Les ouvrages d'art ferroviaires, construits souvent avec des matériaux locaux, s'intègrent parfaitement

dans le paysage. Pierre jaune pour les viaducs de la ligne Périgueux-Agen, pierre grise du côté de Nontron.

Ce qui n'empêche pas des effets de surprise lorsque par exemple, l'entrée d'un tunnel prend la forme d'un château-fort, comme à Mouleydier. On sait, grâce à des documents retrouvés dans les archives départementales de la Dordogne, que l'esthétique correspondait bien à un des soucis des ingénieurs. Pour le pont et le tunnel du Cayre, à Trémolat, des maquettes avaient été réalisées pour juger de l'effet produit par les refuges dessinés en forme de tours crénelées et pourtant presque invisibles pour le promeneur.

Il ne faut point s'en étonner puisque la gamme étendue des matériaux et des systèmes constructifs alors à la disposition des maîtres d'œuvre permet aux formes d'échapper aux contraintes techniques et d'emprunter tous les modes décoratifs.

\* \*  
\*

L'ouvrage d'art ainsi conçu n'est pas seulement la réponse à un programme technique, mais la mise en œuvre d'un projet d'aménagement global comportant non seulement l'ouvrage lui-même, mais aussi l'ensemble des éléments le reliant et l'inscrivant dans son site (raccordements de voies, plantations, placettes, pavillons...). Ces réalisations n'avaient donc pas besoin de recevoir une sorte de décor surajouté, puisque cette préoccupation faisait corps avec le projet. En somme ce n'est pas à la patine du temps qu'il faut attribuer la beauté des ouvrages mais au fait qu'ils ont bel et bien été conçus comme site propre. La beauté et l'utilité s'affirment comme les principes de base de l'ouvrage d'art et les ingénieurs recevaient pour ce faire à l'École des Ponts et Chaussées des cours de dessin de paysage.

Les esquisses et les avants-projets, dont certains intéressent la Dordogne, qui ont pu être retrouvés<sup>2</sup>, montrent combien les ouvrages étaient étudiés, puis discutés entre ingénieurs et responsables administratifs ou politiques. On a vu que pour le pont et le tunnel du Cayre, on n'avait pas hésité à produire des maquettes.

Ce qui frappe aujourd'hui, tant pour les ponts du XVIII<sup>e</sup> siècle que pour les grands ouvrages du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est à la fois la qualité esthétique propre à l'ouvrage, et aussi un véritable enrichissement par rapport au site d'accueil.

Il suffit pour s'en convaincre de penser à Limeuil, avec ses deux ponts posés à angle droit sur la Dordogne et la vézère ; véritable prouesse technique, ils sont comme le prolongement du site et son ornement.

<sup>2</sup> La plupart des documents importants ont disparu dans un incendie qui détruisit naguère les archives des Ponts et Chaussées.



Au confluent de la Dordogne et de la Vézère, les ponts de Limeuil.

(Photo Catherine Rochant)

Une place à part doit être faite au paysage des canaux, avec leurs plantations rectilignes, leurs ponts caractéristiques et leurs écluses. Comment ne pas évoquer le canal de Périgueux ou celui latéral à la Dordogne ? Si leur valeur économique a aujourd'hui disparu, ils restent des espaces privilégiés à la fois clos et transparents, qui invitent à la promenade et à la détente. Sans doute mériteraient-ils un meilleur sort.

\* \*  
\*

Que sait-on des ingénieurs qui ont travaillé en Périgord et de leurs techniques ?

La grande majorité des ouvrages d'art que l'on peut trouver est en pierre. Le nombre de carrières à travers le département a facilité en effet l'emploi de ce matériau. Utilisée sur des ouvrages de dimensions réduites, la pierre permet la meilleure intégration, une sorte de mimétisme avec les autres éléments construits. Citons au hasard le pont de Cherveix-Cubas, celui de Saint-Laurent-des-Hommes, ou encore celui d'Aubas.

Mais la pierre permet aussi des audaces comme les viaducs S.N.C.F. de Mauzens-Miremont ou de Larzac. Des ensembles organisés et parfaitement architecturés sont également notables à Périgueux et à Bergerac avec ponts de franchissements, quais de débarquement et installations connexes.

Les ingénieurs s'appellent Silvestre, Gauthier, Saleta, Felloneau, Bardou ou Cayral ; ce dernier a su harmonieusement marier la brique à la pierre.

Les ouvrages métalliques, moins nombreux, n'en sont pas moins intéressants. Posées sur des grilles maçonnées, les poutres métalliques à grande portée facilitent le franchissement sans modification importante du régime des eaux. On trouve de tels ouvrages à Saint-Léon-sur-Vézère, à Saint-Cyprien, à Mènesplet ou à Bergerac ; pont S.N.C.F. à l'origine, ce dernier a été recouvert d'une dalle de béton et transformé en 1965 en pont routier.

Deux noms d'ingénieurs nous sont parvenus : Driout et surtout Eiffel, pour l'ossature métallique du pont de Bergerac.

Un seul pont suspendu subsistera en Périgord : il relie Port-Sainte-Foy et Sainte-Foy-la-Grande. Très pittoresque, il pose actuellement de sérieux problèmes d'entretien.

Enfin des ponts de béton, parmi les tout premiers réalisés, doivent également être notés, car ce matériau mis en œuvre par l'ingénieur Caquot, a permis des formes inhabituelles. Le pont du Fleix repose sur des colonnades. Celui de Saint-Capraise-de-Lalinde possède des piles qui se composent de deux avant-becs circulaires séparés par un massif de béton lui-même percé d'un arc d'ogive. Le pont de Groléjac est quant à lui une sorte de pont suspendu pétrifié.

En fait, le Périgord possède un échantillonnage très étendu d'ouvrages



Pont en béton armé à Groléjac.

(Photo Catherine Rochant).



Pont métallique à Saint-Léon-sur-Vézère.

(Photo Catherine Rochant)

d'art, qu'il serait vain de vouloir réduire à quelques types : arches en maçonnerie, poutres droites, treillis métalliques, pont suspendu ou sur des piles, ponts routiers ou ferroviaires, plantations, aménagements multiples.

Le présent propos <sup>3</sup>, en soulignant la diversité et la richesse de ce patrimoine mal connu, voudrait être une invitation à regarder différemment des ensembles devant lesquels on passe souvent sans s'arrêter et qui peuvent être source de beauté et d'enrichissement pour le paysage ; une invitation à la découverte en somme.

Dominique AUDRERIE.

---

3. Pour une introduction plus générale sur le thème du paysage des ouvrages d'art, on pourra se reporter au supplément n° 77, Mai 1993 du « Bulletin d'Informations Architecturales » rédigés par Anne Kriegel et Pierre Pinon, architectes, Institut Français d'Architecture, 6, rue de Tournon, 75006 Paris.



## Le Docteur Etienne Vidal et la première anastomose porto-cave

---

*Le Docteur Etienne Vidal a effectué en 1903, à Périgueux, la première anastomose porto-cave chirurgicale. Cette intervention est aujourd'hui universellement pratiquée pour lutter contre les hémorragies des cirrhoses du foie et de certaines autres affections.*

Parmi les gloires de la médecine figurent quelques Périgourdiens : Jean Rey, Samuel Pozzi, Léo Testut, et, à nos portes, Jean-Louis Faure et son frère Elie, pour ne citer que quelques noms. Etienne Vidal mérite de figurer parmi eux.

*Un peu d'anatomie et de physiologie (voir schémas 1 et 2)*

Le sang veineux provenant des membres inférieurs (et des reins) est véhiculé, dans le tronc, par la veine cave inférieure ; il gagne directement la partie droite du cœur. Le sang veineux, issu du tube digestif (et de la rate), chargé de nutriments, emprunte la veine porte, traverse le foie où il est traité et gagne, lui aussi, la partie droite du cœur. De là ce sang veineux, provenant des veines cave et porte, est envoyé dans les poumons qui l'oxygènent et le débarrassent de son gaz carbonique. Ce sang revient dans la partie gauche du cœur qui le distribue, par les artères, aux divers viscères de l'organisme.

Le courant du sang veineux, transporté par la veine porte, peut être interrompu au niveau du foie (plus rarement en amont ou en aval de celui-ci). Ce blocage se voit surtout dans le cadre des cirrhoses du foie, d'origine

le plus souvent alcoolique. Le sang de la veine porte, dont la pression augmente (hypertension portale), est donc contraint d'emprunter d'autres voies, normalement non utilisées, réunissant le système veineux porte et le système veineux cave. Ces veines de déviation, formant court-circuit, sont appelées : anastomoses porto-caves. Elles se dilatent anormalement, se transformant en varices, surtout au niveau de la partie inférieure de l'œsophage et de son abouchement dans l'estomac. Elles sont, là, très vulnérables et risquent de se rompre, mettant en jeu la vie du malade <sup>1</sup>.

### *La première anastomose porto-cave chirurgicale.*

C'est von Eck qui eut l'idée en 1877 de réaliser chirurgicalement, sur des chiens, une communication artificielle entre la veine porte et la veine cave, pour décompresser le système porte et affaïsser les dangereuses varices œsophagiennes, dont le rôle néfaste avait été décelé au cours de l'autopsie des cirrhotiques (voir schéma 3).

Cette technique expérimentale allait être améliorée ultérieurement par divers auteurs.

Mais c'est Etienne Vidal, de Périgueux, qui devait en faire la première application chez l'homme à la fin de juin 1903. Il publiera le récit de cette intervention dans la séance du 21 octobre 1903 du XVI<sup>e</sup> Congrès français de Chirurgie qui se tenait à Paris (il avait alors 30 ans).

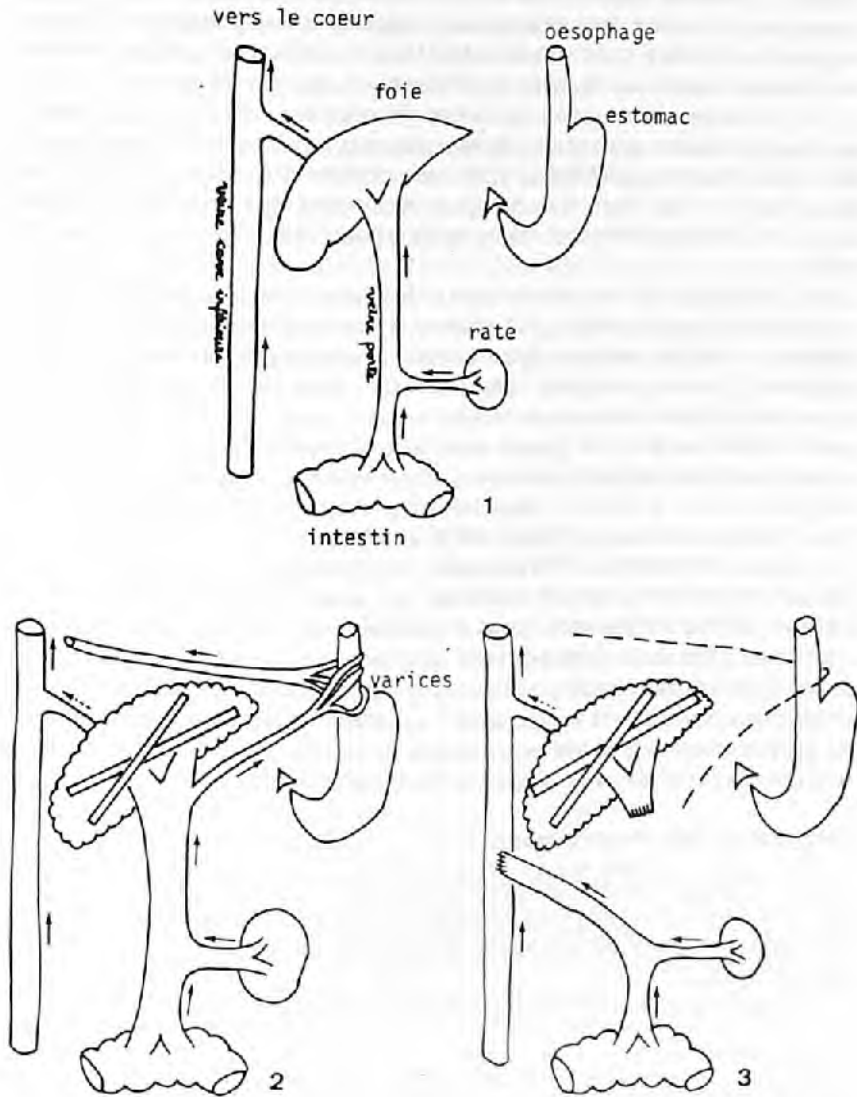
Le malade s'appelle N... Antoine et est âgé de 34 ans. C'est un alcoolique qui présente depuis huit mois une cirrhose du foie compliquée de vomissements de sang qui, « presque sans rémission, depuis sept semaines saignent peu à peu le malade ». Son abdomen est, de plus, rempli d'ascite.

E. Vidal décide donc de l'opérer pour pratiquer une intervention palliative alors classique : l'omentopexie <sup>2</sup>.

Mais, une fois l'abdomen incisé, cette opération s'avérant impossible, il « songe alors à mettre en pratique le vieux plan proposé par Eck : l'anastomose portocave ». La veine cave inférieure est reconnue ; la veine porte est isolée et sectionnée un peu au-dessous du foie. La veine cave est alors incisée et l'extrémité de la veine porte lui est raccordée par des surjets : « les piqûres suintent à peine ». La pression diminue dans la veine porte et tout rentre dans l'ordre. L'intervention a duré une heure quinze sans incident. Bien que le compte-rendu ne le précise pas, il est probable qu'elle s'est déroulée sous anesthésie générale au chloroforme (Vidal, 1903).

1. L'hypertension portale, responsable des hémorragies, est également, en partie, responsable d'œdèmes des membres inférieurs et de la présence d'un épanchement dans la cavité péritonéale de l'abdomen : l'ascite.

2. L'omentopexie ou opération de Palma consistait à provoquer des adhérences entre l'épiploon, tablier graisseux intra-abdominal (drainé par la veine porte), et la paroi abdominale (drainée par la veine cave). Les anastomoses se créaient alors, là, entre les deux systèmes, diminuant l'hypertension portale. Cette intervention ne demandait guère qu'une quinzaine de minutes, mais était peu efficace. Elle exigeait un épiploon de bonnes dimensions, ce qui n'était pas le cas chez le malade de E. Vidal.



Schémas : 1. Aspect normal. — 2. Hypertension portale avec varices œsophagiennes par blocage hépatique chez le cirrhotique. — 3. Effet de l'anastomose porto-cave chirurgicale termino-latérale réalisée par E. Vidal à Périgueux en 1903.

Le réveil du patient fut assez pénible, mais il vit disparaître ses hémorragies. Il survécut environ quatre mois dans des conditions très correctes. Toutefois son ascite était réapparue, obligeant à des ponctions. Il devait décéder en octobre 1903, dans le Midi où il s'était rendu, d'une maladie infectieuse brutale sur laquelle E. Vidal n'eut que peu de détails.

Cette intervention avait eu essentiellement deux effets : l'un, favorable, sur les hémorragies qui ne se reproduisent pas ; l'autre, moins favorable, sur l'ascite qui récidiva après une période d'accalmie. Cela ne surprend pas, car cet épanchement intra-abdominal ne relève pas exclusivement de l'hypertension portale, seule traitée par l'intervention de E. Vidal<sup>3</sup>.

Le chirurgien fut, sans doute à tort, déçu de ce succès incomplet et assez éphémère. C'est pour cela qu'il reviendra aux anciennes méthodes en concluant : « J'ai dit ailleurs dans quelles circonstances pressantes j'ai dû intervenir... chez un malade saigné à blanc. Peut-être en pareille circonstance devrai-je et devra-t-on recommencer ; mais... la mort brusque de mon malade au bout de quatre mois avec des signes évidents d'infection généralisée m'empêchera toujours d'ériger en principe la méthode de la fistule large (c'est-à-dire de l'anastomose porto-cave chirurgicale) entre les deux systèmes veineux » (Vidal, 1904, p. 185).

Cette intervention chirurgicale périgourdine n'en constituait pas moins une grande première mondiale, en avance d'un demi-siècle sur la mise en pratique courante, sous l'impulsion des auteurs américains, de cette opération dans la prévention des hémorragies des cirrhotiques. On demeure très admiratif devant l'esprit de décision et la maîtrise manuelle de l'opérateur qui sut, « à ventre ouvert », utiliser les données expérimentales de ses prédécesseurs et réaliser, de main de maître, en un temps très court, une intervention efficace, jusque là inédite chez l'homme.

### *Un météore dans le ciel périgourdin.*

Le Docteur Eugène Etienne Vidal (1873-1947) est né à Tours le 11 août 1873. Son père, Etienne, était commis d'économat au lycée de cette ville, sa mère, Claire Joséphine Grannet, sans profession. Leur mariage avait été célébré à Alger.

Etienne Vidal commence ses études médicales à l'Ecole de Médecine

3. Eck et les physiologistes russes avaient décrit chez l'animal les conséquences fâcheuses des anastomoses porto-caves expérimentales : l'intoxication de l'organisme, et principalement du cerveau, par l'ammoniaque. Normalement, en effet, l'ammoniaque, provenant surtout de l'absorption intestinale des protéides, parvient par la veine porte au foie. Ce dernier la transforme en urée non toxique, qui est éliminée par les reins. En cas d'anastomose porto-cave chirurgicale, le foie n'est plus irrigué que par l'artère hépatique. La veine porte déverse donc directement l'ammoniaque dans la veine cave. L'ammoniaque gagne ensuite le cerveau (sans doute accompagnée d'autres substances toxiques), entraînant une encéphalopathie et un coma. E. Vidal connaissait ce risque et, dès l'apparition des premiers signes de cette intoxication chez son opéré, il sut prescrire un régime presque exclusivement constitué de glucides et de lipides, excluant les protéides responsables. C'était là l'habile application de connaissances théoriques sans doute peu répandues à son époque.

de Limoges. Durant l'année universitaire 1893-1894, il est étudiant de troisième année, interne titulaire, et reçoit une médaille de vermeil. Il termine ses études à Paris. Durant les quatre années où il y demeure, il fréquente, à la Sorbonne, les laboratoires de d'Arsonval (l'illustre limougeaud auprès duquel il a dû se faire recommander) et de Marey, chez lesquels il aurait été préparateur. Son nom ne figure pas dans l'*annuaire* de l'Internat des Hôpitaux de Paris. C'est dans le laboratoire de physiologie du Professeur Richet qu'il prépare sa thèse : « L'influence de l'anesthésie chloroformique sur les phénomènes chimiques de l'organisme. Recherches expérimentales ». Il la soutient le 5 mars 1897. Son président de thèse est Charles Richet lui-même. Ses autres juges sont le Professeur Mathias Duval et les agrégés Ritterer et Chassevant. Ce travail lui vaudra le prix Godard de mille francs décerné par la Société de Biologie dans sa séance du 25 mars 1899.

Le 11 août 1898 il fait enregistrer son diplôme à la préfecture de Périgueux. Il figure sur le tableau des médecins exerçants jusqu'en 1901. En 1902, il n'y est plus. Déjà, sur les listes électorales de 1901, il est rayé comme ayant quitté la ville. Il ne se trouve pas sur celles de 1902 et 1903. Cependant, sa communication au Congrès de Chirurgie sur l'anastomose porto-cave est de 1903 et il se dit Périgourdin ! ?

De son séjour à Périgueux nous n'avons trouvé que bien peu de traces. Trois adresses : rue Camille-Desmoulins en 1899 ; 20, rue Lamartine en 1901 ; 23 cours Saint-Georges en 1903. Sa signature avec celles d'autres confrères se lit au bas d'une lettre envoyée aux sociétaires de la Société de Secours Mutuel. Pas une fois son nom n'est mentionné, dans les journaux, comme ayant donné ses soins à un blessé ou à un accidenté. Où opérait-il ? Pas à l'hôpital semble-t-il ; il n'y était, en tout cas, titulaire d'aucun poste. La pratique des interventions sur des alcooliques cirrhotiques se conçoit mal comme ayant pu être effectuée à domicile et nous n'avons connaissance d'aucune clinique dans Périgueux à cette époque.

En 1904 il habite Boulogne-sur-Seine, en 1905 Arras, en 1908 Angers (là encore il change de domicile). A partir de janvier 1909, il devient chef de clinique chirurgicale à l'École de Médecine d'Angers. Il a 36 ans, a déjà exercé en clientèle, et se dit depuis 1905 ancien chef de clinique : tout cela n'est guère clair. Il dit avoir été candidat à un poste d'agrégé à Angers. Son nom ne se trouve toutefois pas sur les listes des candidats, publiées de 1909 à la guerre de 1914. A la Faculté de cette ville on ignorait tout de lui, même son existence comme chef de clinique ! Nous espérons trouver aux Archives départementales du Maine-et-Loire, où ont été versées celles de la Faculté, des documents sur ce concours d'agrégation, en particulier l'épreuve de titres de notre chirurgien. Elle nous aurait beaucoup éclairé. Mais rien n'y a été conservé sur ce sujet.

Jusqu'en 1912, E. Vidal fit de nombreuses communications aux Congrès de chirurgie. Ses publications touchent à des sujets aussi divers que le traitement de l'épilepsie, des névralgies faciales, la chirurgie des voies

biliaires, du pancréas, la conduite à tenir en cas de syncope anesthésique. Il s'intéresse beaucoup au cancer, propose un traitement immuno-thérapeutique inspiré de celui de Doyen et il est ulcéré que celui-ci ne tienne aucun compte de ses remarques. Il bricole des appareils, depuis déjà l'époque de sa thèse. Il construit notamment un appareil pour anesthésie rectale à l'éther. Un autre, pour la chirurgie pulmonaire sur l'animal vivant, apparaît aujourd'hui d'une asepsie difficile à contrôler ! Il est passionné de radio-électricité, de T.S.F. ; son cabinet est encombré d'amplificateurs, de condensateurs...

Mais le bricolage peut être une passion dangereuse. Manipulant des explosifs au cours de la guerre de 1914-1918, il est victime de sa curiosité et doit être amputé de la main droite. Adieu la chirurgie !

Marié en 1906 à une Bapalmoise, Henriette Marguerite Amas, dont il n'aura aucune descendance, il s'installe vers 1920 dans cette ville de Bapaume comme médecin praticien et s'y crée une belle clientèle.

Voici comment le décrit le Docteur Edmond Carbonnelle, qui a lui aussi exercé à Bapaume : « portant bien, une belle barbe blanche, toujours sanglé dans une vareuse d'officier de drap foncé avec ceinturon, culotte de cheval et leggings, se drapant pour sortir d'une vaste cape bleue marine, coiffé d'un large béret alpin, sa silhouette ne pouvait passer inaperçue ! » Hélas, nous n'avons pu obtenir aucune photographie de lui.

Etienne Vidal s'éteignait en 1947 à Bapaume où se trouve sa sépulture. Ces années-là, l'intervention, qu'il avait le premier réalisée presque cinquante ans plus tôt, retrouvait la faveur des chirurgiens et commençait à être régulièrement pratiquée avec succès par l'Américain A.H. Blakemore.

Si nous avons pu réunir quelques renseignements sur le Docteur Etienne Vidal, ils sont fort incomplets. Nous reconnaissons bien volontiers qu'il demeure quelques énigmes dans le déroulement de sa carrière qui mériteraient d'être éclaircies <sup>4</sup>.

Gilles DELLUC <sup>5</sup>, Michel DUVERGER <sup>6</sup>,  
Francis FONTAN <sup>7</sup> et Pierre MULLON <sup>8</sup>.

4. Nos remerciements vont au Pr. F. Fontan, professeur de clinique chirurgicale des maladies cardiaques à Bordeaux ; il a signalé les deux publications de E. Vidal au Dr. P. Mullon qui a bien voulu nous les communiquer. Le Dr. G. Delluc a rédigé le paragraphe d'anatomie et de physiologie, et l'analyse de l'intervention de E. Vidal. Le Dr. Duverger a effectué une minutieuse enquête d'archives (voir Bibliographie et Sources) ; il a bénéficié de l'aide du Pr. D. Coullaud (pour les recherches à la Faculté d'Angers et à celle de Tours) et fait appel aux souvenirs du Dr. E. Carbonnelle, de Bapaume (Pas-de-Calais), et de M. Carbonnelle, pharmacien dans cette même ville.

5. Centre hospitalier de Périgueux et L.A. 184 du C.N.R.S.

6. 15, avenue Jean-Jaurès, Castel-Fadèze, 24000 Périgueux.

7. Hôpital cardiologique du Haut-Lévêque, 33604 Bordeaux-Messac.

8. Centre hospitalier de Périgueux.



## BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- FLAMANT Y, MEYER P. et MAILLARD J.-N. (1980). Hypertension portale, in : *Encyclopédie médico-chirurgicale, Foie-Pancréas*, Ed. Technique, Paris, p. 7034 D 10 (1 à 16), 12 fig. (avec mention de l'intervention de E. Vidal).
- VIDAL E. (1903). Traitement chirurgical des ascites dans les cirrhoses du foie, *XVI<sup>e</sup> Congrès français de Chirurgie*, Paris, p. 294-303.
- VIDAL E. (1904). Sur le traitement chirurgical des cirrhoses atrophiques du foie, *XVII<sup>e</sup> Congrès français de Chirurgie*, Paris, p. 186.
- Archives départementales de la Dordogne, de la Haute-Vienne et du Maine-et-Loire.
- Archives du Centre hospitalier de Périgueux.
- Bibliothèques des Facultés de Médecine de Bordeaux et de Limoges.
- Bibliothèque municipale de Limoges.
- Archives des Facultés de Médecine d'Angers et de Tours.
- Archives municipales de Périgueux.

VARIA

## Souvenirs inédits du marquis de Sainte-Aulaire : silhouettes de femmes...

---

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, nos grands-parents ne savaient guère l'orthographe et consacraient peu de temps à la lecture, mais il se transmettaient scrupuleusement de père en fils tous les détails de leur généalogie sans commettre d'oublis parmi tous ceux qui «leur appartenaient» ou à qui «ils appartenait». C'est le mot dont on se servait, alors, pour désigner la parentèle...

Vers 1830, le comte de Sainte-Aulaire <sup>1</sup> reprochait à son fils unique <sup>2</sup> son ignorance ou son indifférence à ce sujet. «Comment s'étonner des progrès de la démocratie, lui disait-il. La Noblesse a la prétention de rester quelque chose, et elle ne veut même pas se donner la peine de savoir quoi...».

La leçon porta tardivement ses fruits : en 1879, le marquis de Sainte-Aulaire publia sous le titre *Portraits de famille*, les souvenirs posthumes de son père, qu'il avait pieusement recueillis, complétés et annotés. En 1894 — deux ans avant sa mort — il écrivit des «Souvenirs personnels», demeurés inédits, qui gardent un parfum veilliot, mais charmant. Quelques figures y sont esquissées d'une plume alerte et légère.

Tout d'abord, celle de la marquise du Roure <sup>3</sup>, grand-mère maternelle de l'auteur.

« Personne, écrit ce dernier, ne pouvait mieux donner qu'elle l'idée de ce qu'étaient les femmes de l'Ancien Régime et de l'Ancienne Cour. Je ne sais si Madame du Roure avait jamais été jolie dans sa jeunesse, mais elle n'a certainement pas été le contraire dans un âge avancé... Sa taille était longue et flexible, ses

---

1. Louis de Beauport, comte de Sainte-Aulaire, 1776-1854, chambellan de l'Empereur (1809), préfet de la Meuse (1813), puis de la Haute-Garonne (1814), député de la Meuse (1815), pair de France (1829), ambassadeur à Rome (1831), à Vienne (1833-1841), à Londres (1841-1848), membre de l'Académie Française en 1841.

2. Louis de Beauport, marquis de Sainte-Aulaire, 1810-1896, secrétaire d'ambassade, puis député de la Dordogne de 1842 à 1846.

3. Antoinette-Catherine-Denise de Grimboard de Beauvoir du Roure, mariée le 26 août 1782 à son cousin Nicolas-Louis-Auguste du Roure de Beaumont-Brison. Elle fut la mère de la comtesse de Sainte-Aulaire, épouse du diplomate.

yeux vifs et brillants, ses manières parfaites. Le geste qu'elle avait pour tendre sa main était d'une si irrésistible grâce qu'on avait envie de se mettre à genoux devant elle. La marquise avait beaucoup d'esprit, et, comme les douairières honnêtes de ce temps, elle contait bien des histoires difficiles qui passeraient à peine aujourd'hui dans un salon de bonne compagnie. Elle avait été « Dame pour accompagner » de Madame (la comtesse de Provence) et, à ce titre, conservait, sous la Restauration, un petit appartement au château de Versailles, où j'allais souvent admirer ses pâtes tendres de Sèvres, ses drageoirs d'or et le ruban de moire verte qui ornait, jadis, l'épée du marquis de Louville <sup>4</sup>, confident de Philippe V, le premier des Bourbons d'Espagne. Un jour, ma grand'mère me fit parcourir les petits appartements de Versailles et me montra une porte de la Grande Galerie où un garde du corps s'était fait tuer pour laisser à la Reine le temps de se sauver, par un escalier dérobé, dans la chambre de ses enfants, pendant que M. de La Fayette dormait... Je l'entends encore me conter, avec une agitation fébrile, tous ces détails qui paraissent lui être présents comme s'ils s'étaient passés hier, et qui passionnaient mon imagination de collégien moins vivement peut-être que n'aurait fait à Rome, au Capitole, le récit de l'assassinat de César ou de Pompée... Madame du Roure avait de la peine à excuser tout à fait la conduite de M. de La Fayette dans ces tristes journées des 5 et 6 octobre. « On ne va pas se coucher dans un moment pareil ! » répétait-elle. Pourtant, elle était toujours restée liée avec Madame de La Fayette d'une amitié très tendre. Cela pouvait tenir au souvenir de l'alliance de famille... » <sup>5</sup>.

La marquise du Roure aimait et gâtait son petit-fils Sainte-Aulaire. Quand des obligations mondaines ou charitables l'appelaient à Paris, elle le confiait à « Saint-Louis », son factotum, qui méritait, lui aussi, d'être évoqué.

« Je ne sais si « Saint-Louis » était le vrai nom du personnage, car, dans l'Ancien Régime, il était de bel air de donner à ses gens des noms de province ou de fantaisie : Comtois, Picard, la France. Pas un hôtel où l'on ne lut : « Parlez au Suisse » sur la loge du portier, qui, souvent, n'était pas Suisse. Saint-Louis, ou non, ce bon serviteur servait à table et montait derrière la voiture de ma grand'mère, tout cela dans les vieilles traditions de l'emploi. Vers 1822, un matin de printemps, Madame du Roure m'emmena promener en voiture aux Champs Elysées. Saint-Louis était à son poste. Nous apercevons, de loin, le roi Louis XVIII venant du Bois de Boulogne, avec son escorte au grand trot. Notre voiture s'arrête ; Saint-Louis fait semblant de se hâter pour ouvrir la portière et baisser le marchepied, pendant que ma grand'mère, debout dans sa voiture, fait semblant de s'impatienter contre son domestique qui n'ouvre pas assez vite. Pendant ce temps, le Roi passe, Saint-Louis remonte derrière, ma grand'mère se rasseoit tranquillement et m'explique que les choses devaient se passer ainsi, et que c'étaient les « belles manières »... Comme nous sommes loin de ces comédies-là aujourd'hui !

Ailleurs, c'est une scène de « vaudeville » que le marquis de Sainte-Aulaire nous décrit : « Je me rappelle le bal que donna, à Paris, Madame Delmar, vers 1827, et où Madame de Thermes <sup>6</sup>, la fille de Fouché, fit son apparition dans le monde. C'était le premier carnaval où j'allais moi-même. Je remarquai cette jolie personne, dont le visage présentait la grâce incertaine et touchante des femmes de Clouet. Comme

4. Quadrisaïeul maternel du marquis de Sainte-Aulaire.

5. Le marquis du Roure († 1782), grand-oncle de Louis de Sainte-Aulaire, avait épousé en 1779 Clotilde de Noailles, sœur de Mme de La Fayette.

6. Joséphine-Ludmille d'Ortaite, 1803-1893, alliée à Paris, le 25 juillet 1827, à Adolphe, comte de La Barthe de Thermes, colonel de cavalerie.

elle restait souvent sur sa chaise, j'allai l'inviter à danser. Imprudence qui me coûta cher! Tous les couples s'écartèrent de nous comme si nous étions des pestiférés, et personne ne nous adressa plus la parole. Le lendemain, mes amis du «Faubourg» (j'en avais en ce temps-là!) me reprochèrent aigrement mon inconséquence : « Ce que l'abominable Fouché a fait de pire, me dirent-ils, ce n'est même pas d'avoir voté la mort de Louis XVI à la Convention, c'est de s'être promené dans les rues de Nantes et de Lyon avec des oreilles d'aristocrates, qu'il avait fait décapiter, cousues à son chapeau...». Je leur objectai, mais en vain, que l'on ne pouvait tenir Madame de Thermes responsable des atrocités commises par son père...

Joséphine-Ludmille d'Otrante, comtesse de La Barthe de Thermes, était, d'ailleurs, douée d'une rare finesse d'esprit et de cœur. Elle avait été élevée «à merveille», et avec une tendresse maternelle très grande, par la seconde femme de son père, Mlle de Castellane, que Fouché, duc d'Otrante, avait épousée après la mort de «Bonne-Jeanne». Le «Faubourg» condamnait sévèrement cette union, que le marquis de Sainte-Aulaire expliquait, sans l'excuser tout à fait : « A l'époque où Mlle Ernestine de Castellane consentit à épouser Fouché, ce dernier était ministre du roi Louis XVIII, et une jeune royaliste, élevée d'une manière un peu frivole, ne pouvait avoir plus de rancune que n'en n'avait le Roi lui-même...

Cette période de notre histoire est tellement bizarre qu'il n'est permis de juger ni les hommes, ni les choses comme on serait disposé à le faire avec nos idées d'aujourd'hui. Quelques années après la Terreur, on a donné par souscription «le bal des Victimes», auquel on était priés et n'assistaient que les enfants ou parents plus ou moins proches de personnes guillotonnées pendant ces journées néfastes. Il fallait avoir eu un père ou une mère, un frère ou une sœur décapités pour avoir le droit de danser à ce bal. Mon père m'a raconté que les élégants avaient les cheveux coupés derrière la tête de manière à figurer ce qu'on appelle la toilette du condamné. Voilà l'origine du Faubourg Saint-Germain! Comment s'étonner, dès lors, que, dans un temps de démoralisation pareille, une jeune fille ait consenti à faire un mariage qui a été sévèrement blâmé, plus tard, et qui devait l'être. En ce qui la concerne personnellement, il semble qu'elle n'ait jamais eu à se plaindre de son mari, dont elle a partagé les disgrâces et l'exil avec beaucoup de dévouement et de dignité. Après la mort du duc d'Otrante, à Trieste, elle revint en France avec l'intention de s'y établir. Elle y fut mal reçue, et comme elle était fière, elle prit de l'humeur, acheta une petite maison en Suisse, et n'en sortit guère...

En 1836, le comte et la comtesse de Sainte-Aulaire annoncèrent à leurs parents et à leurs amis les fiançailles de leur fils avec la propre nièce de la duchesse d'Otrante, Azalaïs d'Estourmel, elle-même veuve de M. de Loys<sup>7</sup>. On décida que le mariage se ferait au château de Suzanne, en Picardie, où résidait la famille d'Estourmel.

« Quand j'allai pour la première fois à Suzanne, écrit M. de Sainte-Aulaire, le postillon qui me conduisait arrêta ma voiture en passant devant le château de Tilloloy, et me dit : « Connaissez-vous le «seigneur» de ce pays?». Je compris alors que les idées démocratiques avaient fait moins de progrès en Picardie que dans notre Périgord, où jamais, certes, un tel langage n'aurait été tenu devant les châteaux de Fayolle ou de Lanmary. Peut-être la culture par métairie favorise-t-elle leur développement plus que l'exploitation des grandes fermes... Aujourd'hui, les classes socia-

7. La marquise d'Estourmel, mère d'Azalaïs et la duchesse d'Otrante étaient sœurs.

les n'existent plus : la possession actuelle de richesse encourage l'égoïsme plus qu'elle ne donne l'importance. Comme chacun peut devenir riche à son tour, il éprouve plus d'envie que de respect pour celui qui l'est dès maintenant».

Avant son mariage, Louis de Sainte-Aulaire passa trois semaines en Picardie, sous le même toit que les «témoins» de sa future femme : le commandeur d'Estourmel, un poète délicat qui disait fort dévotement son office quotidien, et qui, plein de respect pour son frère aîné, le chef de la Maison, portait des souliers percés, pour ne pas augmenter inutilement les dépenses de la famille, et la marquise de Clermont-Tonnerre<sup>8</sup>. A 84 ans, celle-ci grimpa allègrement dans son «berlingot» et parlait en ces termes d'un membre d'une famille princière qui la «recherchait» dans sa jeunesse : « Je ne sais pourquoi la chose a manqué : il ne se montrait pas exigeant, réclamant seulement les preuves pour le Chapitre de Maubeuge!...».

Cette originale et charmante vieille dame commença par traiter Louis de Sainte-Aulaire en brebis galeuse en sa qualité de secrétaire d'ambassade servant le gouvernement de Louis-Philippe. Puis, elle «s'apprivoisa» et le prit même en amitié : « La veille de mon mariage, elle me fit venir dans sa chambre et m'expliqua longuement comment il faut s'y prendre pour avoir à volonté des garçons ou des filles. Il paraît que sa recette n'était pas bonne ou que je n'ai pas su en tirer parti<sup>9</sup>...».

Après une brève «lune de miel», les Sainte-Aulaire firent leurs «visites de noces». Ils se rendirent, notamment, chez la comtesse de Balby, tante à la mode de Bretagne de la jeune mariée<sup>10</sup>, qui vivait à Versailles. Sans fortune, elle aurait pu en acquiescer au temps où elle était favorite du roi Louis XVIII. Madame du Cayla, qui fut la dernière, comme Madame de Balby avait été une des premières, tira meilleur parti de la faveur royale...

La comtesse de Balby avait «l'intelligence de cette époque évanouie» : elle citait volontiers la boutade chère à Madame du Deffand : « Le souper est une des quatre fins de l'homme; je ne me rappelle plus quelles sont les trois autres! » Et ses réparties étaient souvent cruelles. « On lui apprit, dit le marquis de Sainte-Aulaire, que son cousin Alexandre d'Estourmel s'était battu en duel et «avait une balle dans le corps». «Bah!, répliqua-t-elle, il l'a donc avalée!...». L'infortuné duelliste ne passait pas pour téméraire...

« Pour ma femme et pour moi-même, continue le «chroniqueur», la tante Balby déploya ses grâces d'antan : elle nous entretint de politique, vitupérant M. Guizot, et tous ces orateurs «qui jouent la paix et les institutions de leur pays pour le succès de leurs discours et de leurs intrigues...». Je me gardai de la contredire! D'ailleurs, la terrible comtesse ironisa bientôt sur le nouveau gardien de l'Arc de Triomphe de l'Etoile...

Ancien chasseur à cheval dans la Garde Impériale, le sieur Petit avait servi sous le maréchal Mortier, qui lui donna la Croix d'Honneur, le maria à une cousine de Marmontel, concierge des Equipages à la Malmaison, et lui accorda une pension de 1.200 livres sur sa cassette. Cette pension fut supprimée au retour des Bourbons. La Révolution de Juillet la lui restitua et créa pour Petit l'emploi de gardien de l'Arc de Triomphe.

8. La marquise de Clermont-Tonnerre était née Créton d'Estourmel.

9. De son union avec Azalais d'Estourmel, le marquis de Sainte-Aulaire eut plusieurs garçons et cinq filles : Marie, qui mourut sans alliance, Marthe (marquise de Maleville), Eulalie (comtesse de Verthamon), Marguerite (baronne de Soubeyran) et Delphine (baronne de Montesquieu).

10. La comtesse de Gaumont La Force (mère de Mme de Balby) et sa sœur la marquise d'Estourmel (aïeule de Mme de Sainte-Aulaire) étaient nées Béarn.

« Revêtir ce travesti «militaire» sera, pour cet homme, la consolation de ses vieux jours. Mais, savez-vous, mes bons amis que, grâce aux soins vigilants du sieur Petit, le dernier essai de l'illumination au gaz de ce Monument a failli se transformer en bal des Ardents?...».

Un des vingt candélabres surmontés d'un if éclairé par 25 becs avait explosé. Heureusement pour Petit et pour les invités, l'incident fit plus de mal...

« Madame de Balby nous parla ensuite de l'actuel gouverneur de l'île de Cuba, que son fils connaissait : « Le général don Miguel Tacon est, selon les journaux, un despote, un pacha, un satrape. Mais, c'est un despote éclairé, un pacha civilisateur, un satrape juste... Il commande l'armée, surveille les finances, rend la justice, pourvoit à la sûreté du pays et à la sécurité des rues. Avant lui, celles-ci étaient de véritables coupe-gorges, dès le coucher du soleil. Le Gouverneur a mis tous les larrons, tous les sicaires au travail. Il les emploie à casser des pierres pour les routes, à construire des promenades, et même... des prisons. L'île de Cuba a le bonheur de posséder le Gouverneur qui lui convient : n'oublions pas que l'Espagne ressemble au cheval arabe : pour se tenir droit, il a besoin de sentir le cavalier et d'éprouver tout à tour la bride et l'éperon...

Qu'elles sont loin de nous, ces «silhouettes» qui se profilent dans un monde irrévocablement disparu, laissant derrière elles un «reflet de leur siècle»; mais qu'elles sont encore près de nous, ces femmes avec les mêmes sentiments de toujours, où l'on retrouve la grâce insouciante, l'inconséquence charmante, et l'Amour...

*Christian de Séze.*



## VARIA

# Instruments perforés de la Dordogne de la collection Reverdit conservés au British Museum

---

Dans les divers recensements concernant les instruments perforés de la Dordogne (Coffyn 1962, Cordier 1964, Roussot 1972), deux exemplaires ont été signalés comme faisant partie de la collection Reverdit. L'un provient de Thiviers, l'autre de Thonac, et tous deux sont actuellement conservés au British Museum.

Alain Reverdit est entré à la Société historique et archéologique du Périgord en 1877 alors qu'il était vérificateur des tabacs à Montignac. C'est donc à cette région du Périgord qu'il s'intéressa plus particulièrement, publiant dès 1878 dans notre Bulletin un long et utile mémoire sur les « Stations et traces des temps préhistoriques dans le canton de Montignac-sur-Vézère » (Reverdit, 1878). A Sergeac, il entreprit la fouille de l'abri des Roches, alias abri Didon ou abri Blanchard. Sa carrière le conduisit ensuite en Lot-et-Garonne, puis à Toulouse, avant de revenir prendre sa retraite en Lot-et-Garonne où il décéda le 6 février 1915.

L'importante collection que A. Reverdit avait constituée durant sa vie fut acquise avant la première guerre mondiale par le docteur Allen Sturge qui la céda en 1904 au British Museum (Smith, 1937). Les deux instruments perforés issus de Dordogne qui faisaient partie de cette collection sont donc maintenant conservés dans le célèbre musée londonien où les a retrouvés notre collègue G. de G. Sieveking, conservateur des collections préhistoriques. Il nous en a communiqué des dessins exécutés par Meredydd Moores, dessinateur au musée. Nous les en remercions vivement. Ainsi pouvons-nous faire connaître l'image de ces deux instruments perforés, un siècle après leur découverte.

FRAGMENT DE BIPENNE DE THIVIERS (fig. 1).

Une notice du *Dictionnaire archéologique de la Gaule* signée par G. de Mortillet signale sur la commune de Thiviers une « hache-marteau en trachyte » faisant partie de la collection Reverdit. C'est tout ce que nous savions de cet objet, cité par G. Cordier (1964) et par nous (1972, n° 17 de notre inventaire) avant qu'il ne soit retrouvé au British Museum, accompagné d'une étiquette qui précise le lieu de la

découverte : « carrière de (sable ?) à La Brégère ». De fait, il existe bien, à moins de deux kilomètres au sud-ouest de Thiviers, un lieu dit La Brégère qui est également orthographié La Brugère sur la carte d'Etat-Major.

Ce fragment, brisé au niveau de la perforation, mesure 9,7 cm de long, 5,7 cm de largeur maximum, au niveau de la perforation, 4,2 cm d'épaisseur à la perforation et 5,2 vers le tranchant qui est un peu endommagé. Ce tranchant est évasé sur les deux faces. Il pourrait donc s'agir selon nous d'une bipenne naviforme qui, entière et symétrique, mesurerait 19 cm de long. La perforation est nettement biconique avec 2 cm de diamètre minimum au milieu et 2,5 cm sur chaque face.

La pièce est en roche volcanique, mais d'un volcanisme assez ancien selon G. de G. Sieveking, ce qui n'est guère étonnant sur les marches du Plateau Central.

#### FRAGMENT DE BIPENNE DE THONAC (fig. 2)

Ce fragment a été trouvé par A. Reverdit dans la plaine de Losse à Thonac. Reverdit le crut d'abord en terre cuite lorsqu'il le signala pour la première fois (Reverdit, 1878, note 1 p. 389). A. Bleyne et Reverdit publièrent ensuite des rectifications à ce sujet (Bleyne, 1879, p. 40 ; Reverdit, 1879, pp. 110-111). Le lieu exact de la découverte n'est pas précisé : la plaine de Losse s'étend autour du château du même nom sur la rive droite et sur la rive gauche, mais la commune de Thonac se limite à la rive droite (Roussot, 1972, n° 20 de notre inventaire).

Le fragment, brisé au niveau de la perforation, est en assez mauvais état. La cassure est très émoussée, ainsi que le tranchant. Dans son état actuel, le fragment mesure 8 cm de long, 3,5 cm de largeur maximum (avant la perforation), 3,4 cm d'épaisseur au niveau de la perforation. A. Reverdit avait déjà signalé la présence de petits filets en saillie le long des bords.

Selon nous, il ne s'agit pas d'une hache-marteau comme l'indiquaient A. Reverdit et A. Bleyne, mais plutôt d'une moitié de bipenne qui, intacte, et à condition qu'elle fût symétrique, pouvait avoir 17 cm de long. Cette hache est façonnée dans une roche éruptive assez corrodée en surface. A. Reverdit y avait observé la présence de petits cristaux d'amphibole et de feldspath. Une détermination pétrographique précise est prévue qui permettra de connaître le matériau exact de cet instrument et peut-être aussi son origine géographique.

Il est intéressant de noter la présence de filets en relief le long des bords, caractères qui se retrouvent sur certains autres instruments perforés découverts en Aquitaine. En Dordogne : la belle hache naviforme de Saint-Sulpice-de-Mareuil (Roussot, 1972 ; Roussot et Chevillot, 1961). En Gironde : une moitié de bipenne de grande taille trouvée sur la propriété Cruze à Laujac (Roussot, 1978-1979). Dans le Lot : une bipenne symétrique longue de 23 cm de Castelnau-Montratier (Cordier, 1964). En Charente-Maritime : une demi-bipenne de ce département, sans localisation précise (Gachina, Gomez et Coffyn, 1973). Tous ces exemplaires sont en outre dans un matériau, la hornblendite, dont un gisement, celui de Kerlevot en Pleuven, près Quimper, a fait l'objet d'une exploitation dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire, et dont les produits façonnés ont été trouvés, pour la France, jusqu'en Gironde et dans le Lot.

Ces types de haches sont encore mieux représentés dans le bassin de la Loire et l'Armorique où ils semblent souvent apparentés, plus ou moins directement, au groupe des « haches de combat » dont l'origine doit être recherchée en Europe orientale et centrale chez les peuples de la civilisation des Cordés.

La publication de ces deux documents n'accroît pas le nombre des instruments perforés de la Dordogne puisqu'ils furent déjà recensés, mais il était intéressant d'en connaître la forme, le matériau et le lieu de conservation actuel. Le nombre de ces objets reste donc limité à 25 exemplaires publiés dont nous avons donné la carte de répartition précédemment (Roussot et Chevillot, 1981) <sup>1</sup>.

Alain ROUSSOT.



---

1. Une carte a été reprise « d'après A. Roussot » dans ce même Bulletin en 1980 par J.-M. Mormone, sous une forme dont nous récusons le graphisme et l'exactitude.

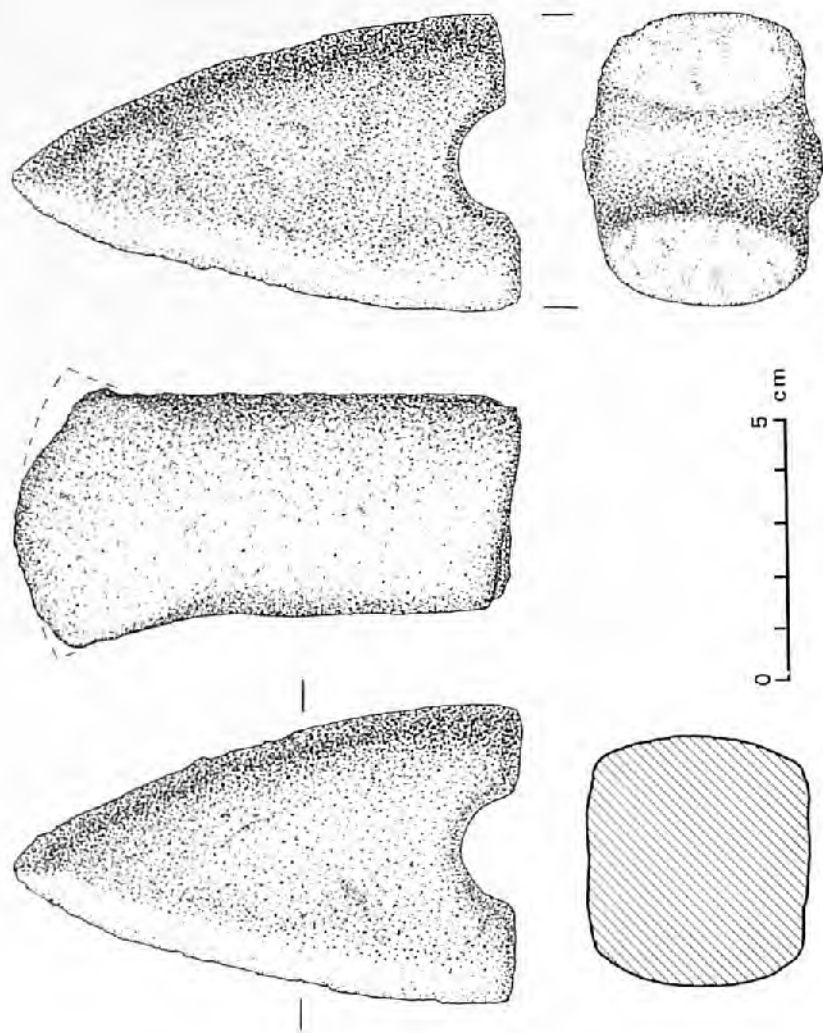


Fig. 1. — Thiviers, La Brègère. Fragment de bipenne.  
Coll. Reverdi, British Museum (45 de la gr. nat.)

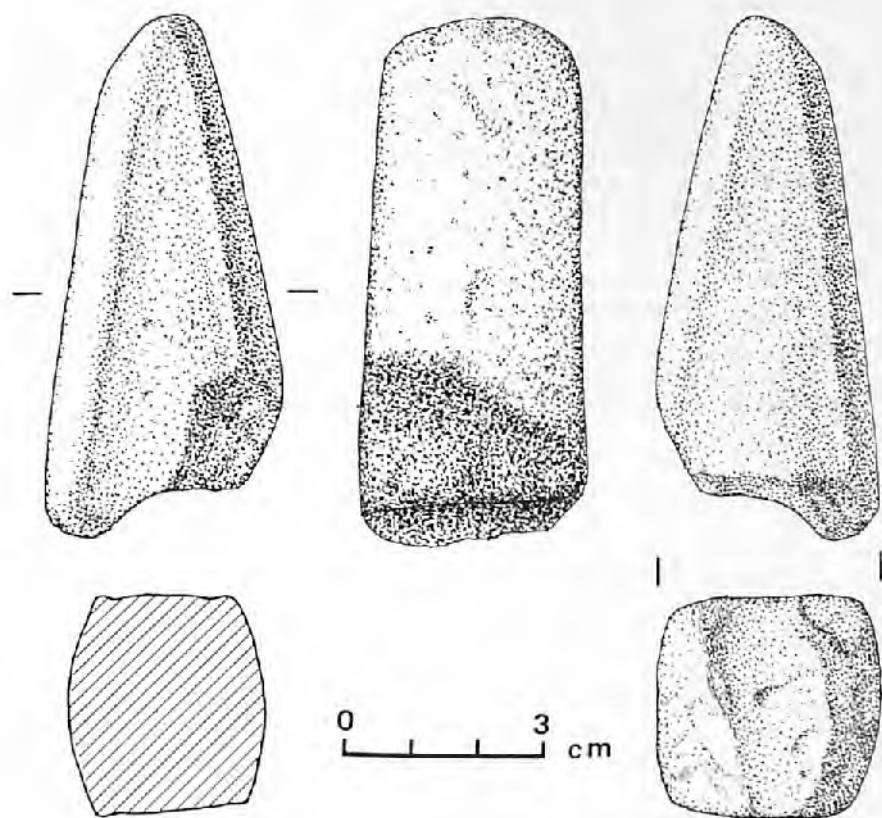


Fig. 2. — Thonac, plaine de Löss. Fragment de bipenne.  
Coll. Reverdit. British Museum (4/5 de la gr. nat.)

## BIBLIOGRAPHIE

1. BLEYNIÉ (A.). — (Communication sur un fragment de hache). — *B.S.H.A.P.*, t. 6, 1879, p. 40.
2. COFFYN (A.). — Les instruments perforés du Musée de Libourne. — *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, t. 59, 1962, pp. 35-42, 3 fig.
3. CORDIER (G.). — Contribution aux inventaires d'instruments perforés (Dordogne, Lot, Tarn-et-Garonne). — *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, t. 61, 1964, pp. 149-157, 2 fig.
4. GACHINA (J.), GOMEZ (J.) et COFFYN (A.). — Supplément à l'inventaire des instruments perforés pour les départements de Charente, Charente-Maritime et Gironde. — *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, t. 72, 1975, pp. 368-378, 4 fig.
5. MORTILLET (G. de). — *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*. — Paris, Imprimerie Nationale, t. 2, 1923, p. 677.
6. REVERDIT (A.). — Stations et traces des temps préhistoriques dans le canton de Montignac-sur-Vézère (Dordogne). — *B.S.H.A.P.*, t. 5, 1978, pp. 384-419, 2 pl. h.-t.
7. REVERDIT (A.). — (Communication sur la hache-marteau de Losse). — *B.S.H.A.P.*, t. 6, 1879, pp. 110-111.
8. ROUSSOT (A.). — Instruments perforés de la Dordogne. — *B.S.H.A.P.*, t. 99, 1972, pp. 107-135, 14 fig.
9. ROUSSOT (A.). — Instruments perforés de la Gironde connus par des dessins anciens. — *Rev. hist. de Bordeaux et du départ. de la Gironde*, t. 27, 1978-1979, pp. 5-14, 5 fig.
10. ROUSSOT (A.) et CHEVILLOT (C.). — Note complémentaire sur les instruments perforés de la Dordogne. — *B.S.H.A.P.*, t. 108, 1981, pp. 347-354, 3 fig.
11. SMITH (R.). — *The Collection Sturge*. — London, British Museum, 1937.



## PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ QUE L'ON PEUT SE PROCURER

---

Inscriptions antiques du Musée du Périgord, par E. Espérandieu .....	35
La Dordogne militaire, Généraux de division. Chronologie de 1814 à 1932, 1 brochure, par J. Durieux (seul le supplément est disponible) .....	10
Inventaire du Trésor de la Maison du Consulat de Périgueux, publié par le chanoine J. Roux .....	50
Escaliers de logis périgourdins, par Dannery .....	60
Les grands travaux de voirie à Périgueux au XIX <sup>e</sup> siècle, par Fournier de Laurière .....	60
Le Livre Vert de Périgueux, publié par le chanoine J. Roux et J. Maubourguet, 2 vol. ....	120
Notre-dame-des-Vertus, par le chanoine Laviaille, 1 brochure .....	10
Sarlat et le Périgord méridional (1453-1547), par J. Maubourguet .....	35
Mélanges offerts à M. Géraud Lavergne (fasc. 3 du t. LXXXVII du Bulletin 1960) .....	50
Centenaire de la Préhistoire en Périgord (supplément au tome XCI, 1964 du Bulletin) .....	80
Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne, par H. Gouhier .....	20
Inventaire de l'iconothèque de la Société historique et archéologique du Péri- gord, par Jean Secret .....	20
Les « Souvenirs » du préfet Albert de Calvimont (1804-1856). Introduction et préface par J. Secret .....	60
Les ex-libris et fers de reliure périgourdins antérieurs à la période moderne, par Ch. Lafon .....	120
Cent portraits périgourdins (1980). Album de 100 portraits, commentés. Edi- tion originale, 2.000 exemplaires numérotés .....	150
Hommage au Président Jean Secret .....	30
SEM : Catalogue de l'exposition qui lui a été consacrée au Musée du Périgord en 1980 .....	10
Fascicule ancien ou récent du Bulletin de la Société, par exemplaire .....	40
(avec réduction à partir de 10 fascicules).	

**Les ouvrages sont adressés — franco — sur simple commande,  
accompagnée de son montant.**